

Ceux qui vivent, ce sont ceux
qui luttent.
VICTOR HUGO.

LE PAYS

Fût-on cent millions d'esclaves,
je suis libre.
VICTOR HUGO.

91ème Année — No 36

Rédacteur en chef: Arsène Bessette

Cinq Sous le Numéro

TRAVAIL ET DEMOCRATIE

Vieilles rengaines. — Le régime des maîtres et des esclaves. — Egalité et liberté. — Contre le despotisme des siècles passés. — Machines et animaux de boucherie. — Les ennemis du peuple. — Réformes éducationnelles. — Arguments fallacieux. — Le temps des apôtres. — Véritable signification du bien des âmes et des félicités célestes. — Ce qui était un châtiement devient un bienfait. — Capitaliste et ouvrier. — Ceux qui aiment le peuple pour le dévorer. — Glorification définitive du travail dans la démocratie.

On célébrait, lundi dernier, la fête du Travail. A cette occasion, la plupart de nos journaux n'ont trouvé mieux que de rééditer les vieilles rengaines habituelles sur la sainteté du labeur du peuple et l'utilité du travailleur sans lequel rien ne marcherait. Vérité de La Palice, d'une part, flatterie ridicule et déplacée de l'autre. Car on ne se sanctifie pas en travaillant: on ne fait que se conformer à une nécessité de l'existence; et cette nécessité s'appliquant à la collectivité aussi bien qu'à l'individu, la société ne saurait se maintenir que par le travail. D'où il suit que si le nombre des parasites, des privilégiés est trop grand dans un pays, on ne peut y conserver l'équilibre économique que par le maintien du régime odieux des maîtres et des esclaves, des nobles et des manants: les uns vivant dans la richesse et les plaisirs, les autres, bêtes de somme, dans la misère et les souffrances.

Ce fut l'œuvre de la démocratie d'établir l'égalité entre les hommes en supprimant les castes et en abolissant les privilèges. Les monarchies sont tombées devant ce pouvoir nouveau qui succédait à des siècles d'oppression et d'ignorance. Puis l'ouvrier a pu recevoir son juste salaire, le laboureur recueillir sa moisson, le serf d'autrefois posséder sa terre et le plus humble travailleur, pour peu qu'il ait su pratiquer l'économie, sa maison. Mais on nous dira que cette égalité n'est pas parfaite, que puisqu'il y a encore des riches et des pauvres, des heureux et des malheureux. A cela nous répondons qu'il faut lutter encore pour obtenir plus de justice, mais que le bien réalisé est immense et que l'évolution démocratique se continue, malgré tous les obstacles qu'on lui oppose.

Au cours de cette évolution, cependant, il faut tenir compte du mérite individuel. L'ouvrier qui produit le plus doit recevoir le meilleur salaire; l'intelligence sur la sottise. Il n'y aurait pas d'égalité équitable sans cela, parce que la justice exige la considération de la valeur de chacun. Ainsi l'imbécile et le paresseux ne mettent pas d'obstacle au progrès. En un mot, l'égalité ne peut signifier la négation des facultés supérieures et des aptitudes particulières des uns pour les abaisser au niveau des autres qui ne sont pas en état de rendre les mêmes services dans une société démocratique bien organisée. Ce qui revient à dire que l'égalité absolue détruirait la véritable égalité, parce qu'elle deviendrait injuste, de même que la liberté sans limites ne serait plus la vraie liberté, par les abus qu'elle autoriserait, la liberté des uns empiétant sur celle des autres.

Le travail s'est perfectionné dans la démocratie et l'ouvrier lui doit la considération et le bien-être dont il jouit à l'heure actuelle. C'est pourquoi tous les peuples démocratiques se sont levés pour repousser l'agression de l'Allemagne, représentant le despotisme des siècles passés sous un organisme d'Etat, mis en mouvement et dirigé par le pouvoir monarchique, ne songeant qu'à satisfaire ses ambitions de conquête et ne considérant ses sujets que comme des machines ou des animaux de boucherie. Seuls ces parasites et ces privilégiés, comme il en existe encore un peu partout, sous l'œil bienveillant d'autres souverainetés, spirituelles ou temporelles, se sont montrés favorables à cette tentative d'asservissement de l'humanité et ont essayé d'y contribuer en autant qu'il leur était possible de le faire.

Qu'on n'oublie pas que les ennemis de la démocratie sont les ennemis du peuple qui travaille. Lorsqu'ils lui contestent toute liberté et tout droit de gouverner, chez nous comme ailleurs, ils dévalent leur avidité pour les biens qu'ils n'ont pas gagnés et leur ambition de dominer. C'est pour cela qu'ils s'opposent à toute réforme éducationnelle tendant à éclairer les masses ignorantes sur les points obscurs des doctrines qu'ils professent. Ils ne veulent pas que l'instruction, plus généralement répandue dans les couches populaires, fasse lever

les intelligences qui les contredisent et transforment la mentalité qu'ils ont créée avec tant de soin en s'emparant du cerveau de l'enfant, dès le premier âge, pour lui donner la forme qu'il conservera dans l'âge adulte et jusque dans la vieillesse. Ils tiennent le peuple comme une proie, les sustentant d'abondante chair, et ne veulent pas le lâcher.

Un des arguments que ces réactionnaires emploient de préférence pour combattre la démocratie, c'est que les représentants du peuple ne sont guère désintéressés et que les gouvernements démocratiques commettent des abus, tout comme les autres. Argument fallacieux, s'il en fut jamais. Qu'est-ce, en effet, que ces abus comparés à ceux des gouvernements irresponsables au peuple? De simples peccadilles. Et le peuple, s'il souffre d'injustice, n'a qu'à user à bon escient de son droit de suffrage pour y mettre fin. Tel n'est pas le cas lorsqu'il est gouverné par des ministres que le souverain choisit à son gré pour accomplir ses volontés. Quant au désintéressement absolu de ceux qui siègent dans les conseils de la nation, pourquoi le peuple l'exigerait-il? Ce sont des hommes qui travaillent pour lui, ils ont le droit d'être payés et de tirer de leur situation tous les avantages légitimes qu'ils peuvent en obtenir, c'est-à-dire sans préjudice pour leurs électeurs et l'intérêt de la nation. Tout ce qu'on peut leur demander, c'est d'être honnêtes, de faire leur devoir en remplissant fidèlement leur mandat.

Le temps des apôtres est passé et ne reviendra plus. Ce n'est pas tant pis, mais tant mieux qu'il faut dire. Car l'apostolat est contraire à la nature humaine, qui l'exerce mal et s'en fait un moyen de persécution, quand il est sincère, ou une forme de vertu dissimulant des vices hypocrites et dangereux, quand il ne l'est pas. Du reste, ceux qui reprochent le plus aux autres de rechercher les situations lucratives en même temps qu'honorifiques, sont les plus acharnés à convoiter les honneurs et les richesses de ce monde, tout en faisant mine de s'en désintéresser. Quand ils parlent du bien des âmes, il faut traduire: "Donnez-moi de l'argent". Lorsqu'ils s'extasient sur les félicités célestes, il faut entendre: "Agenouillez-vous à mes pieds". Ce sont de petits potentats, à leur manière, percevant impôts et exigeant obéissance, sous de faux prétextes.

Ceux-là furent la cause que longtemps on considéra le travail comme un châtiement. Et il l'était de fait, lorsqu'il ne signifiait qu'exploitation du faible par le fort. Les épis mûrs que l'on cueillait faisaient alors du pain pour les autres, selon l'expression du

poète. Mais depuis qu'il est permis à tout travailleur de ramasser pour son compte ses propres épis et de les moudre dans la trémie de la liberté, le pain qu'il mange est moins amer et son labeur l'ennoblit au lieu d'en faire un paria. Ainsi, le travail devenu libre n'est plus un fardeau ni une honte pour personne. Au contraire, de nos jours, tout homme s'honore de travailler, à tel point que les oisifs se défendent de ne rien faire et font semblant de s'employer à quelque chose.

On parle encore des abus des capitalistes, rognant sur les salaires pour réaliser de plus gros profits. C'est la lutte du capital et du travail que les institutions démocratiques se sont montrées impuissantes à apaiser, dit-on. Encore un mensonge, une erreur, si vous voulez. Ces conflits qui se produisent de temps à autre, n'ont qu'une durée éphémère et sont toujours réglés de façon satisfaisante. De plus, ils tendent à disparaître peu à peu et ne sévissent plus guère que dans les moments de crise provoquée par une hausse soudaine du coût de la vie, alors que les salaires mettent plus de temps à s'élever. Les lois démocratiques, tout en protégeant le capitaliste, indispensable aux entreprises industrielles, protègent également l'ouvrier et tiennent compte de ses justes revendications. Autrefois, on entendait haut et court les agitateurs et les gens de la canaille, comme on appelait les gens du peuple, sans daigner écouter un mot de l'humble requête des malheureux mourant de faim.

Mais nous n'en finirions plus s'il fallait répondre à toutes les attaques perfides dont la démocratie est en butte de la part de ceux à qui le régime autocratique offrait de précieux avantages en échange de leurs bons offices. Ceux-là aiment le peuple pour le dévorer. Ils le veulent à leur merci et de le savoir libre leur cause un malaise s'accroissant de plus en plus. Rien que de penser qu'après la guerre, la démocratie renaîtra de cette terrible épreuve plus forte que jamais et englobera tout l'univers, ils en ont d'affreuses coliques. Laissons-les à leur mal, ils le conviendra peut-être plus vite que tout ce que nous pourrions ajouter pour leur démontrer qu'ils ont tort de s'obstiner à défendre un passé dont l'histoire a fait justice. Ce passé est mort et la plus formidable tentative qui ait été faite pour le ressusciter est sur le point d'échouer misérablement.

Demain le peuple qui a souffert et versé son sang pour conserver ses droits, ne permettra plus qu'on y porte la moindre atteinte. Ce sera la glorification définitive du travail dans la démocratie.

Jacques Vaillant

LE THEATRE FRANCAIS A MONTREAL

Il y a plus de cent cinquante ans que nous sommes séparés de la France, qui était alors monarchique, et nous sommes demeurés à peu près ce que nous étions au moment de la conquête, au point de vue de la pensée française, notre clergé ayant veillé soigneusement à nous maintenir dans la tradition du passé.

Or, tandis que nous gardions religieusement le souvenir de la vieille France, où nobles et gens d'Eglise détenaient tous les pouvoirs, les Français faisaient la Révolution, proclamaient la République, passaient par le Premier Empire, suivi de la Restauration, puis revenaient au gouvernement républicain, acceptaient le Second Empire, et après le désastre de 1870, fondaient définitivement la Troisième République, demeurée inébranlable, malgré tous les assauts qu'elle eut à subir de la part des ennemis de la liberté, les tentatives faites pendant la guerre actuelle pour l'ébranler, et qui sortira de cette guerre, auréolée de sa victoire contre le despotisme de l'Allemagne, plus glorieuse et plus forte que jamais.

Ainsi les Français de France et

les Français du Canada n'ont plus la même mentalité: ils s'estiment et se comprennent mal, faute de se connaître, et l'élément réactionnaire de chez-nous, cherche sans cesse et par tous les moyens à aggraver le malentendu. Les livres français sont soumis à une véritable inquisition dans la province de Québec, et s'ils expriment quelques idées nouvelles, manquent d'orthodoxie, ils sont dénoncés impitoyablement. Il en est de même du théâtre moderne, surtout des pièces à thèse susceptibles de faire penser ceux qui, d'ordinaire, ne pensent pas, ou pensent seulement ce qu'on leur permet de penser, ce qui revient au même.

Malgré cela, l'amour des Canadiens-français pour la France demeure vivace, et il fut impossible d'empêcher tout contact avec elle. Ceux qui étaient avides de se renseigner et de s'instruire aux sources du génie humain, se tournèrent vers les penseurs et les écrivains français, pour leur demander de les éclairer dans les ténèbres où nous vivions. Ils se procurèrent leurs livres et formèrent une élite intellectuelle. C'est à cette élite que nous devons le théâtre français à Montréal.

Nous ne parlerons pas des trou-

Nous sommes les premiers à défendre la brave population de la province de Québec quand on l'accuse injustement. De même nous applaudissons avec le plus grand enthousiasme la vaillance des soldats de notre race au front, qui ont prouvé que nous ne sommes ni des lâches ni des ingrats.

Mais cela ne peut nous empêcher de constater des faits qui, malheureusement, ont jeté du discrédit sur notre province depuis le début de la guerre, et surtout depuis la conscription — faits qu'on a sans doute exagérés dans bien des cas, mais dont l'existence n'en est pas moins incontestable. Et si nous agissons ainsi, c'est pour que les innocents ne soient pas confondus avec les coupables, et que justice soit rendue à qui justice est due.

Ce n'est pas ainsi que l'entend l'organe du cardinal Bégin, traitant de calomnieurs tous ceux qui osent prétendre qu'il y a des insoumis chez-nous — confondant probablement la soumission à la loi avec la soumission à l'Eglise, et qualifiant de l'épithète de misérables les Canadiens-Français assez loyaux et assez patriotes pour admettre la vérité en conseillant à ceux des leurs qui ont subi quelque pernicieuse influence et manqué de direction, de réparer les fautes du passé en faisant maintenant leur devoir, non seulement de Canadiens, de fidèles sujets de l'Empire britannique, mais de citoyens de l'humanité, pour nous servir de l'expression du major Asselin.

Donc, ce journal prétend, en citant des chiffres dont l'éloquence est loin d'être concluante, parce qu'il n'y est pas tenu compte de l'enrôlement volontaire, que la province de Québec a fait son devoir mieux que la province d'Ontario. Malheureusement, une telle affirmation n'aura pas pour effet de détruire la déplorable impression créée dans les provinces anglaises et à l'étranger, d'une

pes de passage, non plus de la tentative infructueuse que l'on fit pour établir en permanence un opéra français, dans l'immeuble de la rue Sainte-Catherine, qui porte encore aujourd'hui le nom de Théâtre Français. De cette époque déjà lointaine datent nos premiers enthousiasmes pour l'art français. Donc, la première entreprise théâtrale sérieuse, fut celle du théâtre National, dont M. Georges Gauvreau prit l'initiative. Ce théâtre eut un grand succès et put se maintenir. Il est vrai qu'on n'y donna que du mélodrame, pendant de nombreuses années, jusqu'à la disparition du théâtre des Nouveautés, fondé ensuite et dont nous parlerons plus loin. Ce théâtre, qui existe encore, est revenu à son ancien genre après avoir essayé de la haute comédie et du drame, œuvres des meilleurs auteurs dramatiques modernes. Nous devons à M. Gauvreau d'avoir répandu chez la population canadienne-française de la métropole, le goût du théâtre français, et c'est un mérite incontestable.

Mais ce théâtre populaire ne satisfaisait qu'à demi les véritables intellectuels qui réclamèrent un théâtre plus avancé et plus en rapport avec les exigences d'une élite. Ainsi fut fondé le théâtre des Nouveautés, par un groupe de citoyens fervents de l'art et de la pensée française, qui formèrent une compagnie à fonds social. Ce théâtre fut pendant quelques années le rendez-vous de tout ce que Montréal compte d'esprits cultivés, d'adeptes de beau langage et de mondains. Mais une campagne sourde fut menée contre les Nouveautés, l'œuvre, dénoncée du haut de la chaire, à la suite de l'interdiction d'une pièce par notre archevêque, périclita et, un peu plus tard, il fallut l'abandonner. Tout de même, l'entreprise ne fut pas vaine, elle porta ses fruits: les idées qu'elle avait semées aux feux de la rampe, contribuèrent à éclairer bien des intelligences, à les pousser vers l'étude des problèmes sociaux, en même temps que vers la beauté artistique et littéraire.

Si bien que le National, après la disparition des Nouveautés, eut le devoir de relever le genre de ses représentations et donner à son tour des œuvres fortes, en se mainte-

nant, cependant, dans une certaine réserve prudente, dont il ne se départit qu'en des occasions exceptionnelles. Le théâtre Canadien-Français le seconda dans l'opérette et le public n'eut pas à s'en plaindre. Disons aussi qu'après la disparition des Nouveautés, il y eut une saison théâtrale du même genre à l'ancienne Académie de Musique, dont la troupe fut ensuite engagée par le National.

Cette année, la troupe Beeman recueillit à l'Orphèon, transformé en théâtre français, la succession des Nouveautés. Les circonstances sont plus favorables qu'elles ne l'ont jamais été pour assurer le succès de cette entreprise. La guerre a fait ouvrir les yeux à bien des gens, qui comprennent maintenant pourquoi on a tant cherché à nous éloigner de la France. La pensée française libre pouvait nous faire aimer la liberté, et c'est ce qu'on ne voulait pas. Maintenant que nous nous battons pour cette même liberté, nous en connaissons mieux le prix. Nous ne voudrions plus être esclaves de préjugés étroits, nous repudierions la tutelle que depuis trop longtemps on nous impose, afin de pouvoir agir par nous-mêmes et appuyer notre jugement sur la raison.

Si nous avons vu avec tant de plaisir l'art français s'emparer d'une scène où on ne donnait auparavant que du vaudeville américain, ce n'est pas par antipathie contre la patrie du président Wilson. Au contraire, nous avons la plus grande admiration pour nos voisins, qui aiment aussi la France, et se battent comme nous à ses côtés. Nous nous en réjouissons parce que la troupe Beeman contribuera à rapprocher davantage les Français de France et les Français du Canada, n'ayant plus la même mentalité, après plus de cent cinquante ans de séparation, la France nouvelle s'étant libérée des servitudes de la vieille France.

Les Etats-Unis la comprennent mieux que nous, cette France nouvelle, et quand nos voisins sauront que c'est pour nous la faire connaître et apprécier davantage, cette France démocratique, qu'une troupe française s'est emparée de l'Orphèon, ils seront heureux de lui avoir cédé la place.

Paul Mirot

au sérieux, la sainte feuille appelée à son aide le témoignage de M. François Veillot qui, paraît-il, dans le compte-rendu de sa mission chez les Canadiens, a écrit ce qui suit:

"... d'où vient que les épreuves de cette patrie de leurs pères n'ait point réveillé chez eux d'échos plus étendus et plus vibrants?"

"C'est la question que bien des Français se posent, et que je me posais moi-même en abordant les rives du Saint-Laurent. J'y débarquai précisément pour la résoudre et, s'il était besoin, pour dissiper les malentendus qui avaient élevé leurs brouillards entre nous, pour resserrer les liens que des causes mystérieuses avaient relâchés."

Nous serions fort étonné si ce passage tronqué du rapport de M. Veillot réussissait à convaincre qui que ce soit à part les principaux intéressés. Et de quoi peut-il convaincre? Nous n'y trouvons rien qui signifie grand chose. Il a vu clair et il a repris confiance. C'est bien vague. A-t-il vu clair au collège de Ste-Thérèse, par exemple, lors de l'incident que nous avons relaté la semaine dernière, où un prêtre, professeur de l'institution, soulevait devant lui la défaite de l'Angleterre et de la France, disant que nous ne serions pas plus mal sous la domination allemande? Probablement.

Et a-t-il repris confiance en entendant cet ancien député canadien-français, dont nous avons parlé également, protester contre une telle attitude? C'est fort possible. Il a probablement rencontré aussi, au cours de sa tournée de conférences dans la province de Québec, d'autres Canadiens-Français, ne portant ni soutane ni petit manteau, qui l'ont convaincu que malgré tout ce qu'on a fait pour les en éloigner, la France était toujours chère à la majorité de nos compatriotes.

Après avoir dit que si un homme de l'éducation et de l'intelligence de M. Veillot (qui est un fervent catholique), a pu être trompé, bien d'autres l'ont été. L'organe du cardinal Bégin a l'audace de traiter de menteurs et d'assassins ceux des nôtres qui ont dénoncé un état de chose à la fois préjudiciable aux intérêts de notre race et bien pénible pour notre fierté nationale.

Mais lisons plutôt:

"Ils mentent d'abord car il est faux, comme l'écrit énergiquement M. François Veillot, QUE LES CANADIENS FRANÇAIS AIENT REFUSE DE PRENDRE PART A LA GRANDE GUERRE. Les divergences d'opinion se sont limitées à la manière d'y participer, voilà tout. Et ceux des nôtres qui continuent, en inventant des faits ou en les travestissant, à nous représenter à l'étranger comme des partisans de l'Allemagne et de ses méthodes, comme des ennemis plus ou moins déclarés des Alliés de l'Entente, sont des assassins de réputation dont la faute est d'autant plus grave que leur tentative de flétrissure menace toute une race."

Notre confrère québécois serait bien aimable de nous dire les noms de ces menteurs et de ces assassins faisant porter le poids des erreurs, dues au fanatisme ou à l'ignorance, d'une certaine catégorie de leurs compatriotes, à toute une race. Nous n'en connaissons pas de ce calibre, et jusqu'à ce que la chose nous ait été prouvée nous soutiendrons qu'il n'en existe pas.

M. Veillot nous a rendu justice en déclarant qu'il était faux que les Canadiens-Français aient refusé de prendre part à la guerre. Nous l'en remercions. Mais il n'a pas nié qu'un plus grand nombre y eut participé, et avec beaucoup plus d'enthousiasme, si on ne les avait empêchés, soit en les induisant à s'en abstenir ou en leur donnant de mauvais exemples.

Un de ces plus funestes exemples est celui que donna ce prêtre du collège de Ste-Thérèse, en présence de M. Veillot. Ce sont de tels exemples qui nous ont valu de rencontrer parfois dans la province de Québec, des individus, heureusement assez rares, désirant une victoire allemande.

Ainsi, l'"Action Catholique", en croyant atteindre ceux qui, comme nous, défendent la cause de la liberté, sans crainte et sans faiblesse, frappe sur ses propres amis, les ultramontains.

Qui, il y a des insoumis chez-nous, il n'y a pas de raison de le cacher, puisqu'il y en a aussi dans les autres provinces canadiennes. Mais ce n'est pas une excuse pour les insoumis de la province de Québec, qu'il y en ait ailleurs. Tout au plus pouvons-nous leur accorder qu'on les a, en quelque sorte, invités à ignorer la loi en l'ignorant en haut lieu.

Par exemple, à propos de l'avance de l'heure, décrétée par le gouvernement canadien, après les gouvernements d'Europe et des Etats-Unis, n'avons-nous pas vu et ne voyons-nous pas encore des curés, dans nombre de paroisses en cette province, refuser de se soumettre à la loi? Le long du Richelieu, dans une paroisse que nous visitons dernièrement, nous avons entendu sonner l'angelus de six heures au clocher du village, alors que notre montre marquait sept heures. Et les horloges de toute la paroisse étaient réglées au son de la cloche. On nous expliqua que le curé prétendait que puisque le gouvernement ne pouvait à son gré faire se lever et se coucher le soleil, il n'y avait pas lieu de tenir compte de l'avance de l'heure. Il s'en tenait à l'heure de Dieu, et non à l'heure de Borden, comme il le disait avec mépris.

Ainsi, l'"Action Catholique",

en croyant atteindre ceux qui, comme nous, défendent la cause de la liberté, sans crainte et sans faiblesse, frappe sur ses propres amis, les ultramontains.

Qui, il y a des insoumis chez-nous, il n'y a pas de raison de le cacher, puisqu'il y en a aussi dans les autres provinces canadiennes. Mais ce n'est pas une excuse pour les insoumis de la province de Québec, qu'il y en ait ailleurs. Tout au plus pouvons-nous leur accorder qu'on les a, en quelque sorte, invités à ignorer la loi en l'ignorant en haut lieu.

Par exemple, à propos de l'avance de l'heure, décrétée par le gouvernement canadien, après les gouvernements d'Europe et des Etats-Unis, n'avons-nous pas vu et ne voyons-nous pas encore des curés, dans nombre de paroisses en cette province, refuser de se soumettre à la loi? Le long du Richelieu, dans une paroisse que nous visitons dernièrement, nous avons entendu sonner l'angelus de six heures au clocher du village, alors que notre montre marquait sept heures. Et les horloges de toute la paroisse étaient réglées au son de la cloche. On nous expliqua que le curé prétendait que puisque le gouvernement ne pouvait à son gré faire se lever et se coucher le soleil, il n'y avait pas lieu de tenir compte de l'avance de l'heure. Il s'en tenait à l'heure de Dieu, et non à l'heure de Borden, comme il le disait avec mépris.

Le fait, en lui-même, n'a peut-être pas une bien grande importance. Mais les bonnes gens se font ce raisonnement simpliste, que puisque leur curé trouve que les lois ne sont pas toujours faites pour être obéies, qu'il y en a de stupides et d'injustes, la conscription peut tout aussi bien être une de celles-là qu'une autre, et que, par conséquent, ils sont justifiés de tâcher de l'éviter par tous les moyens possibles, même ceux que réprouvent d'ordinaire la conscience des honnêtes gens et les usages reconnus en pays civilisés.

L'organe du cardinal Bégin parle d'œuvre malsaine, en voilà une que nous lui signalons. Ceux qui ne savent pas marcher avec la nation, surtout dans les circonstances graves où de l'unité nationale dépend l'avenir du pays, sont de mauvais et dangereux citoyens. Et plus ils occupent un poste élevé, plus ils exercent d'influence sur les masses populaires, plus ils méritent d'être dénoncés sans merci et mis au rang des hors la loi. En le faisant, non seulement on sert la cause qu'ils compromettent, mais on rend service à ceux qui, victimes de leur bonne foi surprise, se préparent des malheurs inévitables.

La brave population de la province de Québec est digne de tout l'intérêt qu'elle crée chez ceux qui la connaissent bien pour avoir vécu au milieu d'elle. Ceux qui la voient représentée là-bas, où le canon fauche dans la sanglante mêlée, l'estiment aussi à la hauteur des héros qu'elle a donnés à la cause de la justice et du droit. Lorsqu'on la calomnie, c'est qu'on la juge à l'image trompeuse de ses dirigeants les plus en évidence, qui l'exploitent en l'égarant.

Ce sont ceux-là qui n'ont pas fait leur devoir.

Modeste Leblanc

PUTS, CALLS AND SPREADS

droits d'option de trente jours, sur versement de \$1.50 par action.

S'adresser à

M. PAUL de MARTIGNY

à la Maison

H. M. Connolly & Co.

106 TRANSPORTATION BLDG.,
MONTREAL
Main 1345.

BLOC-NOTES

Ça continue.

Un lecteur nous écrit qu'il vient de recevoir la fameuse "pièce al-sacienne", dont il a déjà été fait mention dans ces colonnes.

Ce lecteur nous demande si une telle fumisterie, destinée à jeter le trouble dans les consciences des superstitieux et des imbéciles, est autorisée par Mgr Bruchési!

Nous n'en savons rien. Qu'il s'en informe à l'archevêché.

A propos du "Feu".

Voici la lettre que nous venons de recevoir de Laurier, Manitoba: Monsieur le rédacteur du "Pays".

Je viens de lire votre article à propos du "Feu", le livre d'Henri Barbusse.

Après être allé moi-même dans les tranchées pendant deux années, soldat au 13^e régiment d'infanterie, je puis vous dire que le livre de M. Barbusse est l'exacte vérité, de la première ligne à la dernière.

L'officier qui accuse l'auteur du "Feu" de peindre la guerre sous de fausses couleurs, n'est qu'un calomniateur et n'a certainement jamais été au front. Aucun autre livre n'a su mieux dire la vérité.

Vous pouvez rendre cette lettre publique si vous le jugez nécessaire.

Bien à vous,

Leonard Bourdin.

Ce témoignage d'un brave soldat n'est pas de trop pour fermer le bec aux réactionnaires qui abominent l'œuvre de Barbusse, pour des motifs peu difficiles à deviner.

Le docteur Bédard à Toronto.

L'honorable docteur Bédard a prononcé un très éloquent et patriotique discours à Toronto, ce dont nous le félicitons sincèrement.

L'ancien lieutenant de sir Wilfrid Laurier a dit, entre autres choses:

"Je ne suis pas ici pour comparer une province à une autre. Je me place au-dessus de ce que des Anglais ont pu dire de ma province et de ce que des Canadiens-Français ont dit de la vôtre. J'envisage la situation d'un point de vue plus élevé. Mais ce que je tiens à déclarer ici, c'est que si une intelligente campagne d'éducation et de persuasion avait été faite dans Québec, pas un de mes compatriotes n'eût refusé de prendre les armes pour la défense de son foyer, de son bien et de son pays."

Ces belles paroles sont la condamnation de l'attitude prise par nos politiciens et notre clergé au sujet de la guerre.

Notre clergé surtout, est le grand coupable. C'est à lui, en particulier, que nous devons la pénible situation dans laquelle nous sommes placés.

Le docteur Bédard aurait peut-être bien fait de le déclarer franchement.

Flèche de tout bois.

Voici une nouvelle preuve que les réactionnaires de France, tout comme ceux de chez-nous, font flèche de tout bois pour tâcher de tirer avantage de la guerre. Cette preuve nous la trouvons dans l'entrefilet suivant, publié par un organe de la réaction:

"Une des organisations les plus caractéristiques de l'armée américaine est celle de l'assistance religieuse. Par les soins d'une grande association fondée aux Etats-Unis, un abbé ou un pasteur est chargé d'assurer dans chaque régiment le service du culte pour la

minorité, l'aumônier régulier, ayant rang d'officier, étant protestant ou catholique, suivant que la majorité des soldats de ce régiment est protestante ou catholique. Pour les catholiques, la confession est simple et expéditive: un aumônier la reçoit parfois en moins d'une heure de cent fidèles repartis en "tirailleurs à cinq pas". Afin de permettre aux prêtres français d'aider les aumôniers américains, on a fait imprimer des sortes de catalogues où sont mentionnés en anglais et en français les péchés mignons habituels des soldats. Le fidèle américain se confesse à un prêtre français en indiquant simplement les numéros de la nomenclature qui l'intéressent, il compte sur les doigts le nombre de fautes commises dans chaque catégorie—et puis il attend tranquillement l'absolution."

Cette confession au moyen de catalogues imprimés, c'est plus fort que toutes les inventions de l'Action Catholique."

Enfoncez la sainte feuille de Québec!

Encore Voltaire!

La "Presse" a réédité dernièrement un mensonge sur Voltaire, dont nous avons fait justice.

Notre confrère quotidien a obéi en cela à un mot d'ordre qui est donné par le clergé, aussi bien en France qu'en Canada.

A ce sujet, voici ce que nous lisons dans un journal parisien:

"La vieille haine que professent les ecclésiastiques de tout poil à l'égard de Voltaire se manifeste avec ténacité dans la Revue de la presse de l'Action Française."

"On entasse citation sur citation afin de prouver que Voltaire n'était point patriote."

"Nul n'en doute, mais encore faudrait-il en connaître les raisons, et lorsqu'on les sait lire franchement."

"Les gens de l'Action Française" ont trop souvent prouvé leur aptitude à farfouiller dans les textes historiques pour qu'on puisse croire à leur ignorance."

"Tout le monde sait — et même et surtout M. Maurras — que le patriotisme n'était point un dogme ni même un sentiment public au XVIII^e siècle — Voltaire ne fit point exception à la norme philosophique de son époque."

"Le dilettantisme des penseurs, voire des aristocrates de cette époque, se souciait assez peu d'un sentiment qui devait devenir religion d'Etat."

"Pour juger impartialement les choses du siècle de Voltaire, il faudrait en toute honnêteté tenir compte de cela."

Un portrait.

M. Léon Daudet est un des chefs reconnus du parti royaliste en France, comme pas un de nos lecteurs ne l'ignore. La démocratie ne lui inspire que le plus profond mépris et, issu du peuple, il hait la République d'une bien singulière façon pour un "manant".

Personne ne s'étonnera donc qu'un lui rende la pareille.

C'est ce que fait un journal républicain, le "Journal du Peuple", duquel nous reproduisons cette petite note, intitulée: "Portrait".

"C'est une bête solide et tout d'une pièce sans jointure et sans cou; en fonce en avant comme un soc."

"Gourmand, paillard; si je vous présente ce modèle, avisez."

LETRE DE QUEBEC

Monsieur le rédacteur.

Une indisposition m'a empêché de vous faire parvenir ma lettre pour votre journal de la semaine dernière; bien souvent les circonstances viennent entraver, paralyser les efforts des meilleures volontés du monde. J'ai tout de même fort regretté ce contretemps de nature à diminuer l'enthousiasme chez les lecteurs, et ainsi nuire au bien que peut produire chez les esprits des articles du genre de ceux que "Le Pays" offre chaque semaine à ses abonnés. Je vais tâcher de compenser cette lacune de la semaine dernière par une lettre plus dense, plus serrée et plus substantielle.

Il y a quelque temps, je rencontrai un des miens amis qui, après le préambule ordinaire, fit tomber la conversation sur "Le Pays".

Le type dont je parle est on ne peut plus imbu d'idées de religion, d'idées de "plie l'échine" devant le curé; le "crois ou meurs" moderne le fait trembler de peur et de terreur. Homme intelligent, esprit cultivé, toute sa personne ne respire que la doctrine étroite et mesquine et la morale sombre et tyrannique qu'il s'est inoculée par la lecture, et l'audition des sermons et des jérémiades des curés. Impossible de lui faire admettre que "Le Pays" puisse dire des choses qui soient vraies, puis-je donner des conseils d'une actualité aveuglante et sensible, et ainsi faire une œuvre d'épuration et de réédification excessivement délicate, que les autres feuilles publiques ne voudraient entreprendre de peur du "bailloon sacré".

Remarque monsieur le rédacteur, ce est ami dont je parle est le meilleur cœur d'homme qui existe; seulement, son malheur est de ne pas entendre et de n'avoir jamais entendu qu'une cloche, qu'un son; son tort est de ne jamais lire et de n'avoir jamais voulu lire les deux côtés d'une question traitée, discutée par différentes feuilles publiques; et qui plus est, dès qu'une doctrine pousse par une saine doctrine quelconque est attaquée, critiquée par des gens du calibre de ceux qui président à la publication du "Pays", l'ami s'enflamme "subito" et

le, quelque chose manque à votre satisfaction...

"Je n'omet pas que le sang de... sert à fixer l'or."

"Nous avons soumis les lignes ci-dessus à plusieurs lecteurs, qui unanimement ont reconnu Léon Daudet."

"Nous avons le regret de leur apprendre qu'ils se trompent. Ces lignes sont extraites du livre de Paul Claudel: "La Connaissance de l'Est". Le titre du chapitre s'intitule, simplement: "Portrait du poète".

"Pauvre, pauvre M. Léon Daudet!"

Honneur à la province de Québec!

A l'intention de M. Magnan, nous enclignons ce qui suit dans un journal rural de notre chère province:

"On nous a apporté aujourd'hui un concombrense-phenomene, ou plutôt deux concombrense jumaux. Les deux frères, d'une belle taille, sont parfaitement constitués l'un et l'autre, mais, cependant, ne forment qu'un seul et même légume. Les jumeaux sont de même longueur, de même volume, et ce qui est le plus curieux, l'un des deux gagne en épaisseur ce qu'il perd en largeur sur l'autre. Ce caprice de la nature nous remet en mémoire les melons jumeaux qui furent exposés à Québec, il y a quelque trois ans, lors de l'Exposition Provinciale et qui attirèrent de nombreux curieux à l'exhibé."

"On nous dit que ce caprice s'étend à divers légumes, cette année, et que concombrense, navets et haricots montrent un bon nombre de jumeaux chacun dans leur famille."

Voilà maintenant que les concombrense et autres légumes se mettent à imiter l'exemple de nos frères canadiens, si prolifiques!

Ainsi s'accomplit le "dessein providentiel" qui nous dirige vers de hautes destinées.

Cher M. Magnan! Bon M. Magnan! Vertueux M. Magnan! Enregistrez-vous d'enregistrer ce fait dans vos annales.

Et comme vous seul savez y mettre l'enthousiasme, l'envoie qu'il convient, écriez encore plus fort: "Honneur à la province de Québec!"

Une obsession.

Un de nos confrères de la campagne, est tellement obsédé par les mesures de guerre touchant la conscription, qu'il en plaisante, sans s'en douter et sans rime ni bon sens.

Voici ce qu'il écrit à propos d'une affaire locale dont les tribunaux ont été saisis, et qui vient heureusement de se régler à la satisfaction des piétons de sa localité:

"Le trottoir qui manquait à l'appel et qui a tant fait parler de lui, rentrera prochainement dans les rangs."

Nous n'avions jamais rien lu d'aussi cocasse.

Jean Pickford

donnerait même sa peau pour défendre et donner raison, coûte que coûte, à cette soutane pondérée de la question, de la doctrine attaquée. D'après lui, l'impeccabilité absolue est le privilège de ceux qui font payer pour entendre la messe le dimanche, de ceux qui tiennent à ce qu'on fasse chanter de grands services à la mort d'un parent, de ceux qui forcent les jeunes gens à se marier et qu'alors on fasse à l'église un grand étalage de chandeliers, de lumières électriques, de fleurs, etc., etc. Ce mien ami est le prototype pur et vrai de la formation et de l'éducation première qui se donnent dans nos institutions. N'est-ce pas que l'horizon est borné?

L'arrivée du mois de septembre pour la gent écossaise est le signal de la rentrée aux écoles. Après deux mois de repos, deux mois de liberté et de courses journalières à travers les champs, à travers les bois, notre jeunesse va reprendre ses travaux de classe, et se mettre en mesure de faire face à un avenir qu'il importe de plus en plus de bien préparer.

Depuis une semaine déjà, nos écoles sont devenues des ruches d'abeilles où notre jeunesse butine. Mais une question vitale s'impose toujours: Où veut-on en arriver avec notre vieux système d'éducation? Nos professeurs sont-ils réellement à la hauteur de leur position? Je sais quelque peu comment les choses se passent à Québec surtout: je connais joliment et par cœur chacun des professeurs préposés à l'enseignement de notre jeunesse. Or, sans vouloir être amer envers qui que ce soit, sans vouloir offenser ou faire de peine à qui que ce soit, je veux dire que bon nombre de ceux qui président à l'instruction de notre jeunesse dans notre ville, sont loin d'être compétents et feraient beaucoup mieux dans un service de cuisine ou de tout autre département. Il y en a même tant que ces professeurs qui ne sauraient écrire une dictée française correctement. D'autres, absolument étrangers à la langue anglaise, ont assez de hardiesse pour se dire hautement professeurs d'anglais. Je pourrais en dire autant des autres spécialistes du programme d'études. On se demande ensuite comment il se fait que les connaissances de nos jeunes gens en littérature, en grammaire, en anglais, en arithmétique, en comptabilité, en rédaction, soient si courtes, si maigres et si insignifiantes! Donnons à nos enfants des hommes compétents, des hommes modernes, des hommes qui ne sont pas sous la "griffe sacrée", pour présider à leur éducation et leur donner l'instruction, et c'est alors que nous aurons des résultats épatants, merveilleux. Qu'on change de système, qu'on se modernise, et nos jeunes gens brillent dans le monde des affaires, autant, sinon plus, que les fils de nos voisins. Mais tant qu'on s'en tiendra à la sainte tradition de Mgr Laval, nous verrons cette même jeunesse se trainer languoureusement et gagner son pain avec beaucoup de sueur!

Si maintenant on veut parler de l'éducation sociale à donner à la jeunesse, va-t-on me dire que les chers Frères et les chères Sœurs sont compétents dans la matière? Il n'est pas rare de trouver chez ces religieux des professeurs étrangers aux bonnes manières, des professeurs qui soient loin d'être propres, sur toute leur personne. Maintes fois sous prétexte de pauvreté et d'humilité, on abrite chez soi la malpropreté, la négligence. Voilà bien un point qu'il importe de signaler, car son importance semble joliment ignorée de ceux même qui ont charge de guider et de diriger les professeurs d'une école. J'y reviendrai dans ma prochaine lettre.

La mode à Québec, maintenant, est que chacun ait son "flat". C'est la chose toute naturelle. Et je gage que nos Jeunes Coqs ont aussi le leur! Dans une ville, il faut bien que la jeunesse s'amuse, alors même que les "mentors" débiteraient des patenôtres à cœur de jour, et que de leurs lèvres saintes s'échapperaient les plus terribles anathèmes contre les amateurs de sports et les "habitués de théâtre". — Bien oui! On fait du théâtre dans les "flats"! Et on dit que c'est un succès chaque fois!

Tout Québec a hâte de voir le "Pensionnat de Québec" à l'œuvre. Le nouveau directeur a la confiance du public. Seulement, il n'oublie pas que l'œuvre qu'il doit accomplir fait faire la grimace, — et une vilaine grimace, — à bon nombre d'âmes pieuses faites pour les saintes veillées et les charitables haïnes. Qu'il envoie donc patte cette triotie de vieilles crapouilles, et qu'il conduise sa barque en brave et sans crainte. C'est beaucoup plus simple.

À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!

Il faut que l'éducation y soit moderne et pratique; il faut que le jeune homme y trouve une atmos-

phère de liberté qui le révèle à lui-même et lui fasse comprendre immédiatement que l'honneur est le premier fleuron de la couronne qui doit ceindre son front de vingt ans. Plus de vieux système de contrainte, de surveillance inquiète, de penums volumineux et dégoûtants; plus de cette formation à l'oeil qui ne fait que des hypocrites et des âmes veules.

Bonjour! monsieur le rédacteur.

Benjamin

7 sept. 1918.

La Muse des Poils de France

A MON FUSIL

Mon bon flingot, mon vieux ami, à cogner dur sur l'ennemi, Que notre existence fut rude! Mais de la Lorraine à l'Yser Et des montagnes à la mer, Nous en avions pris l'habitude.

Toujours ensemble au premier rang, Rouges un fait et l'autre de sang, Nous avons fait parler la poudre... Et quand je bondissais, hurlant Le cri rauque de l'assailant, Tu répondais avec ta foudre.

Infatigable, jamais las, Devant, derrière, ici, là-bas, Dans la sarabande infernale, On nous voyait en vingt endroits, J'allais d'étendre nos exploits, Rendait, joyeux, balle pour balle.

Et ton fût, serré par ma main, Plus rugueux qu'un parchemin, Luisait, aussi clair qu'une glace; Au bronze de ton canon noir, L'hiver, mes doigts gourd, chaque soir, De ton feu marquait la trace.

Avec toi, je marchais, sans peur, Tu m'as gardé de la terreur, Tu m'as gardé de l'angoisse, Et j'ai dormi comme un enfant, Et je n'ai eu ni peur, ni défiance, Le bras passé dans ta bretelle.

Oh craches-tu donc maintenant, Mon bon flingot, mon vieux tounant! Quelle main te porte et t'anime? Tu vois claire des anciens jours Lancer-elle aux Boches, toujours, Le mot d'un Cambronne anonyme?

Celui qui t'allonge au créneau Sait-il te rendre fier et beau Quand un chef te passe en revue? Ah! le poli dont tu brillais, Malgré la pluie où tu rouillais, Astiqué par ma main tétue.

Ce temps heureux ne viendra plus, Tu restes parmi les poils, À faire ton devoir encore! Et moi, je sanglote tout bas, Mon bras droit resté là-bas Où flotte un drapeau tricolore.

Paul STRAUSS

ODE AU PINARD

Du 120 Court:

Vin rouge des vignes de France, Liqueur des liqueurs de Jouvence, Vin de nos coteaux, ô Nectar, Esprit des Poils à la guerre, Force, espoir, vaillance et lumière, Je te salue, ô vieux Pinard.

Par toi, la fatigue s'oublie, Par toi, la langue se délie, Quand tu pètes dans le quart... Tu fais préparer la victoire, On peut tenir, quand on peut boire, Je te salue, ô vieux Pinard.

Tu fais germer la rêverie, Oh la vaillance se marie Au souvenir, mais sans cafard, Poils qui boit, n'est pas morose, Car il sait voir la guerre en rose, Je te salue, ô vieux Pinard.

Pendant les heures de patrouille, Pendant qu'on va, qu'on vient, qu'on tout l'espace, d'un œil hagard, l'feuille Tu nous remets le cœur en place, Notre cœur sans toi se glace... Je te salue, ô vieux Pinard.

Quand on guette au poste d'écoute Toute la nuit, qu'on n'y voit goutte, Et qu'on a peur d'un traquenard, Tu viens nous ouvrir la paupière, Et tu fais jaillir la lumière, Je te salue, ô vieux Pinard.

O vin qu'on emporte en corvée, Pour que l'âme trop éprouvée Puisse y retrouver, sans retard, La force mâle et le courage, À défaut de force, la rage, Je te salue, ô vieux Pinard.

Pinard sacré des jours de charge, Quand on s'en va, d'un geste large, Bravant la mort et le hasard, Jusque dans la tannière boche, C'est toi qui fais qu'on les "amoche"... Je te salue, ô vieux Pinard.

Si je tombe devant la ligne, Je demande, faveur insigne, Quand je serai sur le brancard, Un bidon de Pinard de France, Car tu sais calmer la souffrance Avec tes glouglous, ô Pinard.

Vin rouge des vignes de France, Liqueur des liqueurs de Jouvence, Vin de nos coteaux, ô Nectar, Esprit des Poils à la guerre, Force, espoir, bravoure et lumière, Je te salue, ô vieux Pinard.

H. POUZIN

Pinard sacré des jours de charge, Quand on s'en va, d'un geste large, Bravant la mort et le hasard, Jusque dans la tannière boche, C'est toi qui fais qu'on les "amoche"... Je te salue, ô vieux Pinard.

Si je tombe devant la ligne, Je demande, faveur insigne, Quand je serai sur le brancard, Un bidon de Pinard de France, Car tu sais calmer la souffrance Avec tes glouglous, ô Pinard.

Vin rouge des vignes de France, Liqueur des liqueurs de Jouvence, Vin de nos coteaux, ô Nectar, Esprit des Poils à la guerre, Force, espoir, bravoure et lumière, Je te salue, ô vieux Pinard.

Pinard sacré des jours de charge, Quand on s'en va, d'un geste large, Bravant la mort et le hasard, Jusque dans la tannière boche, C'est toi qui fais qu'on les "amoche"... Je te salue, ô vieux Pinard.

Si je tombe devant la ligne, Je demande, faveur insigne, Quand je serai sur le brancard, Un bidon de Pinard de France, Car tu sais calmer la souffrance Avec tes glouglous, ô Pinard.

Vin rouge des vignes de France, Liqueur des liqueurs de Jouvence, Vin de nos coteaux, ô Nectar, Esprit des Poils à la guerre, Force, espoir, bravoure et lumière, Je te salue, ô vieux Pinard.

Pinard sacré des jours de charge, Quand on s'en va, d'un geste large, Bravant la mort et le hasard, Jusque dans la tannière boche, C'est toi qui fais qu'on les "amoche"... Je te salue, ô vieux Pinard.

Si je tombe devant la ligne, Je demande, faveur insigne, Quand je serai sur le brancard, Un bidon de Pinard de France, Car tu sais calmer la souffrance Avec tes glouglous, ô Pinard.

Vin rouge des vignes de France, Liqueur des liqueurs de Jouvence, Vin de nos coteaux, ô Nectar, Esprit des Poils à la guerre, Force, espoir, bravoure et lumière, Je te salue, ô vieux Pinard.

Pinard sacré des jours de charge, Quand on s'en va, d'un geste large, Bravant la mort et le hasard, Jusque dans la tannière boche, C'est toi qui fais qu'on les "amoche"... Je te salue, ô vieux Pinard.

Si je tombe devant la ligne, Je demande, faveur insigne, Quand je serai sur le brancard, Un bidon de Pinard de France, Car tu sais calmer la souffrance Avec tes glouglous, ô Pinard.

Vin rouge des vignes de France, Liqueur des liqueurs de Jouvence, Vin de nos coteaux, ô Nectar, Esprit des Poils à la guerre, Force, espoir, bravoure et lumière, Je te salue, ô vieux Pinard.

Pinard sacré des jours de charge, Quand on s'en va, d'un geste large, Bravant la mort et le hasard, Jusque dans la tannière boche, C'est toi qui fais qu'on les "amoche"... Je te salue, ô vieux Pinard.

Si je tombe devant la ligne, Je demande, faveur insigne, Quand je serai sur le brancard, Un bidon de Pinard de France, Car tu sais calmer la souffrance Avec tes glouglous, ô Pinard.

LA COMMISSION des VIVRES du CANADA dit:

En réponse à l'appel pour la surproduction, les populations des villes et villages du Canada ont augmenté dans une immense proportion la production des jardins en ce pays. L'année dernière la Gazette de l'Agriculture calculait que les produits des jardins de guerre représentaient une valeur variant de 20 millions à 30 millions de piastres. Cette année, M. Frederick Abraham, président honoraire de la section des jardins, guerre et des lots vacants à la Commission des Vivres du Canada, après avoir pris connaissance des rapports au sujet des résultats obtenus dans les jardins de guerre d'un océan à l'autre, évalue la production à deux ou trois fois plus que celle de l'année dernière. En d'autres termes, les jardins de guerre en Canada auraient produit des fruits et des légumes pour une valeur variant de \$40,000,000 à \$60,000,000. Si l'on accepte un terme moyen de ces chiffres, on peut raisonnablement dire que les jardins de guerre en Canada en 1918 ont produit pour une valeur de \$50,000,000.

Ce serait une véritable honte si, après tout le travail, l'argent et le matériel consacrés aux jardins de guerre, on laissait se gaspiller une partie de la production de ces jardins de guerre, et de les laisser aux consommateurs. Il est impossible pour la plupart des propriétaires des jardins de guerre de consommer à la maison plus d'une certaine proportion de la production du jardin, en fruits et en légumes.

La Commission des Vivres du Canada a demandé aux propriétaires des jardins de guerre de mettre en conserves la plus grande quantité de fruits possible de fruits et de légumes, puis les faire passer à la Commission des Vivres, mais la récolte dans certains cas a été tellement abondante, qu'il a été impossible de préparer tous ces fruits et ces légumes soit au moyen de la mise en conserves, de la dessiccation ou de la mise en réserve. Un certain nombre de jardiniers de guerre ont refusé de vendre les produits de leurs jardins qu'ils avaient de trop, sous le prétexte qu'ils ne cultivaient pas dans ce but. Si ces jardiniers veulent modifier leur manière de voir à ce sujet, à cause des circonstances occasionnées par la guerre, ils faciliteraient la possibilité d'un gaspillage qui serait très regrettable.

Si ces jardiniers ne veulent pas vendre leurs produits, ils devraient trouver un véritable plaisir à les donner gratuitement à ceux de leurs voisins qui n'ont pas eu l'avantage d'avoir des jardins de guerre. La production des vivres la mise en réserve, la conservation des vivres et la distribution des vivres sont des mouvements patriotiques de la plus haute importance au pays tout entier.

M'amour aimé, que ferez-vous, Si vous entriez dans mon antre Où l'on doit ramper sur le ventre Avant de se tenir debout? Je vois d'ici votre toilette, Votre toque et votre valise, Dans ma bauge de loup-garou! M'amour aimé, que ferez-vous?

M'amour, où vous mettriez-vous? Sur cette terre grasse et froide Où quatre planches toutes roides Sont le seul lit de mon grand trou? Vous dont le corps exquis et mièvre Est tendre comme un petit Sèvres Est fragile comme un joujou, M'amour, où vous mettriez-vous?

—Peux-tu le demander, grand fou? Mon Dieu, que les hommes sont bêtes! Je mettrais mes mains sur ta tête Et mes bras autour de ton cou. Ton lit nous servirait de chaise, Et, pour que je sois très à l'aise, Ça te coûterait-il beaucoup De me prendre sur tes genoux?

René des TOUCHEES

M'amour, où vous mettriez-vous? Sur cette terre grasse et froide Où quatre planches toutes roides Sont le seul lit de mon grand trou? Vous dont le corps exquis et mièvre Est tendre comme un petit Sèvres Est fragile comme un joujou, M'amour, où vous mettriez-vous?

—Peux-tu le demander, grand fou? Mon Dieu, que les hommes sont bêtes! Je mettrais mes mains sur ta tête Et mes bras autour de ton cou. Ton lit nous servirait de chaise, Et, pour que je sois très à l'aise, Ça te coûterait-il beaucoup De me prendre sur tes genoux?

René des TOUCHEES

M'amour, où vous mettriez-vous? Sur cette terre grasse et froide Où quatre planches toutes roides Sont le seul lit de mon grand trou? Vous dont le corps exquis et mièvre Est tendre comme un petit Sèvres Est fragile comme un joujou, M'amour, où vous mettriez-vous?

—Peux-tu le demander, grand fou? Mon Dieu, que les hommes sont bêtes! Je mettrais mes mains sur ta tête Et mes bras autour de ton cou. Ton lit nous servirait de chaise, Et, pour que je sois très à l'aise, Ça te coûterait-il beaucoup De me prendre sur tes genoux?

René des TOUCHEES

M'amour, où vous mettriez-vous? Sur cette terre grasse et froide Où quatre planches toutes roides Sont le seul lit de mon grand trou? Vous dont le corps exquis et mièvre Est tendre comme un petit Sèvres Est fragile comme un joujou, M'amour, où vous mettriez-vous?

—Peux-tu le demander, grand fou? Mon Dieu, que les hommes sont bêtes! Je mettrais mes mains sur ta tête Et mes bras autour de ton cou. Ton lit nous servirait de chaise, Et, pour que je sois très à l'aise, Ça te coûterait-il beaucoup De me prendre sur tes genoux?

René des TOUCHEES

M'amour, où vous mettriez-vous? Sur cette terre grasse et froide Où quatre planches toutes roides Sont le seul lit de mon grand trou? Vous dont le corps exquis et mièvre Est tendre comme un petit Sèvres Est fragile comme un joujou, M'amour, où vous mettriez-vous?

—Peux-tu le demander, grand fou? Mon Dieu, que les hommes sont bêtes! Je mettrais mes mains sur ta tête Et mes bras autour de ton cou. Ton lit nous servirait de chaise, Et, pour que je sois très à l'aise, Ça te coûterait-il beaucoup De me prendre sur tes genoux?

René des TOUCHEES

M'amour, où vous mettriez-vous? Sur cette terre grasse et froide Où quatre planches toutes roides Sont le seul lit de mon grand trou? Vous dont le corps exquis et mièvre Est tendre comme un petit Sèvres Est fragile comme un joujou, M'amour, où vous mettriez-vous?

—Peux-tu le demander, grand fou? Mon Dieu, que les hommes sont bêtes! Je mettrais mes mains sur ta tête Et mes bras autour de ton cou. Ton lit nous servirait de chaise, Et, pour que je sois très à l'aise, Ça te coûterait-il beaucoup De me prendre sur tes genoux?

René des TOUCHEES

M'amour, où vous mettriez-vous? Sur cette terre grasse et froide Où quatre planches toutes roides Sont le seul lit de mon grand trou? Vous dont le corps exquis et mièvre Est tendre comme un petit Sèvres Est fragile comme un joujou, M'amour, où vous mettriez-vous?

—Peux-tu le demander, grand fou? Mon Dieu, que les hommes sont bêtes! Je mettrais mes mains sur ta tête Et mes bras autour de ton cou. Ton lit nous servirait de chaise, Et, pour que je sois très à l'aise, Ça te coûterait-il beaucoup De me prendre sur tes genoux?

René des TOUCHEES

M'amour, où vous mettriez-vous? Sur cette terre gr

LES EXILES

(Suite)

SCENE III

LES MEMES (moins LE CAPITAN) et GILLES

GILLES,
qui écoute, intervient.

Nous sommes les étoiles
Que fixa l'enchantement au glacié de ses toiles
Et qu'il sut embarquer pour l'immortalité.
Badins, profonds, ivres d'amour et de gaieté,
Il nous nimba de clair de lune et de mystère.
Du vert gazon des pares aux flots bleus de Cythère,
Le rêve s'éveillait sous nos pas : car Watteau
Plantait sa vision sur notre humble tréteau.
Mimes prestigieux, nous cachions sous le masque
Tous les secrets d'un monde irréel et fantasque
Qui, se hâtant de rire, agitant ses grelots,
Se grise et s'étourdissait pour noyer ses sanglots.
Fiers, libres, nous étions les papillons si frêles
Qu'on ne peut les saisir sans déchirer leurs ailes,
Qu'on errait, en arrêtant leur zigzagant essor,
De conserver aux doigts toute leur poudre d'or...
Un roi de Prusse vint, ami des philosophes,
Duetiste de flûte et rimailleur de strophes,
Fritz était amateur : pour orner ses lambris,
Des émissaires sûrs qu'il avait à Paris
Excellaient à saisir les joyaux au passage...
Et, d'un coup de filet, ce roi nous mit en cage.

COLOMBINE,
émue.

En contant nos malheurs, tu deviens éloquent.

GILLES,
poursuivant, à Mercure.

Nous y serions restés, Mercure, jusqu'à quand ?
Je ne sais, abhorrant nos maîtres, au supplice
Chez eux...

COLOMBINE,
avec indignation.

Dont l'Arlequin s'appelle : "Jean-Saucisse".

GILLES

... Si la France n'avait réveillé tout à coup
Nos cœurs endoloris en nous criant : "Déboute
Les Morts !" Un de ces cris comme l'Histoire en cite
Si peu que, grâce à lui, l'Art même ressuscite.
Cette nuit, surgissant du vieux cadre terni,
Nous nous sommes groupés en disant : "C'est fini !
Watteau, grand exilé, la France te rappelle."
Et Colombine a fui, légère. Et, derrière elle,
Troupe sveltes narguant les ventres berlinois,
Nous nous sommes ici glissés en tapinois.

MERCURE

Bien. Je veux vous aider, ami Pierrot.

GILLES,
rectifiant.

Non, Gille.

MERCURE

Blancs tous deux, nous semblons faits de la même argile.
Et puis, au clair de lune un miracle a permis
Que deux arts prisonniers devinssent des amis
Il est temps qu'à mon tour j'aie à la découverte
Pour vous servir.

(Il escalade un mur).

UNE SENTINELLE, au loin.

"Wer da !"

(Coup de feu).

COLOMBINE

Grands dieux ! Un tire !

SCENE IV

LES MEMES (moins MERCURE), LE CAPITAN

LE CAPITAN,
accourant hors d'haleine.

Alerte !

On a fait fait feu !

SCAPIN,
ironiquement.

Sur toi ?

LE CAPITAN

Certe. Il faut déloger

Et vite.

SCAPIN

Voilà bien sa façon de charger !

COLOMBINE

Mercure a-t-il pu fuir ? Est-il blessé ? Je tremble.

GILLES

Je vais voir.

SCAPIN

Avec moi. Nous irons tous ensemble.

N'est-ce pas, Capitan ? Tu n'as pas peur ?

LE CAPITAN,
plastronnant.

Oh ! non.

Pour effrayer la sentinelle, dis ton nom.

C'est assez.

LE CAPITAN

Attendez. Je n'ai que ma rapière.

Ces gens-là sont armés... Trouvons une manière

De les surprendre. Si... si tu leur courais sur ?

Moi, je ferais le guet ?

SCAPIN

Tes plans sont bien conçus.

Mais je n'ai pas dessein de chercher la bataille.

L'andace, je la laisse à des preux de ta taille.

Mon arme, c'est la ruse, et j'entends m'y tenir.

Allons, décidément, tu ne veux pas venir ?

Reste. Nous nous chargeons de la reconnaissance.

A bientôt, Colombine.

COLOMBINE

A bientôt. Bonne chance !

(Scapin et Gilles s'éloignent à droite. Le Capitaine s'esquive du côté opposé.)

SCENE V

COLOMBINE — ARLEQUIN

ARLEQUIN,

s'approchant à pas de loup de Colombine assise et lui volant un baiser.

Colombine ! Mon cœur ! Je t'aime...

COLOMBINE

Fini donc !

ARLEQUIN,
pressant.

Veux-tu qu'en un bosquet où rôda Cupidon

Nous madrigalisions, m'amie, au nez de Gilles.

Fade et blanc soupissant aux espoirs si fragiles

Qu'il ne murmure plus ton nom qu'en sanglotant ?

Viens. Nargue à ce benêt ! Aimons-ious.

COLOMBINE

Un instant...

Si l'on nous dépitait, beau masque, quel esclandre !

Est-ce ta batte, ou le bâton du vieux Cassandre,

Qui nous protégera ? Gilles vaut mieux que toi.

Faut-il marivauder ? Tu suffis à l'emploi.

Mais, quand de se montrer et d'agir l'heure sonne,

Pfuit ! Arlequin s'éclipse. On peut chercher : personne.

ARLEQUIN

Ingrate ! J'étais là, je te guettais...

COLOMBINE

Vraiment ?

Pour piquer quelques fleurs dans un nouveau serment,

N'est-ce pas ? On nous trahit, et monsieur guitariste !

Non. A ces couplets-là trop longtemps je fus prise.

C'est devant le danger qu'on mesure un amour.

Fais tes preuves. Je veux revoir la France un jour ;

"POURQUOI BLAMER LE BON POUR LE MECHANT"



Il n'y a pas de personnes
qui pensent que par-
ce que vous ne
pouvez nourrir
un enfant avec
du lait éternel,
ce n'est pas une
raison pour que
le lait d'une va-
che de race soit
méchant.

PARCE QUE certain café a un
goût amer et pas potable, n'a
rien à faire avec le

Café

"Seal Brand"

"Seal Brand" est un café qui a été
choisi des meilleures plantations du
monde par des experts, rôtis et mêlés
par ceux qui ont fait une étude du
café durant toute leur vie.

Si vous voulez une tasse de bon café,
essayez "Seal Brand"

En boîtes de 1/2, 1 et 2 lbs. Ne se vend
pas en plus grande quantité.

Si vous voulez apprendre le vrai se-
cret d'une délicieuse tasse de café,
faites demander le "Perfect Coffee"
— "Perfectly Made". Ecrivez-nous
pour en recevoir une copie.

CHASE & SANBORN, MONTREAL

JOURNALISME

Il est encore quelques journaux
qui, à l'instar de l'enfer, — sont
payés de bonnes intentions, dit le
"Journal du Peuple".

Ils sont l'honneur de la presse ;
mais pourquoi faut-il que le style
employé par ces bons confrères
soit aussi... inattendu.

Voici une petite perle... botani-
que, empruntée à un "Hebdoma-
daire de Combat", et dont se se-
rait naguère régalaient les rédac-
teurs préposés au Sottisier des re-
vues littéraires :

"Rappelez-vous l'aubépine. —
Transplantée d'un terrain sec
dans un sol gras, elle change ses
épines en fleurs."

Jadis, Jésus, à Cana, changea
l'eau en vin. Mais, comme chez
Nicolas, le monde va de plus fort
en plus fort !

Oh ! cette aubépine "qui change
ses épines en fleurs" ! ...
Maurras ne manquera pas de
dire que : "C'est bien bon pour le
peuple !"

M. Antoine Albalat voulait au-
trefois apprendre à ses élèves
"l'art d'écrire en vingt leçons."
Il semble bien qu'il n'y a point
réussi.

VIEUX REPERTOIRE

Les drames que jouent encore
les théâtres de quartier, écrit un
confrère parisien, sont remplis de
répétitions inattendues et de pitto-
resques répétitions.

Une jeune fille tombe dans une
rivière. Le jeune premier, n'écon-
tant que son courage, se jette à
l'eau pour l'en retirer : "Morte
ou vivante, je la sauverai". Il la
sauve vivante et la malheureuse
qui a bu un vrai bouillon, balbu-
tie : "A boire, par pitié, à boire..."

Dans les "Pirates de la Sava-
ne", un des protagonistes, entrant
en scène, entend une pétarade.
Comme il attend un pirate ami, il
déclare : "Je reconnais, entre
mille le son de sa carabine."

Dans le "Juif Errant", un ta-
bleau se passe aux confins du
monde, représenté par un décor
retourné. Là s'engage une conver-
sation entre le juif errant fourbu
et Dieu, toujours joué par un ma-
chiniste à la voix avinée et per-
ché dans les combles : "Je suis
fourbu. Laisse-moi me reposer."
— "Non, marche." — "Impos-
sible, je mourrai." — "Marche".
Et il remarche.

LE CORRESPONDANT

Revue périodique paraissant le 10 et le
25 de chaque mois.

10 AOUT 1918

Marne et Piave : Denys Cochin. Sil-
houettes de guerre. — Le général Bili-
reppendant des Etats-Unis au conseil
supérieur de guerre : Miles. Le nouveau
Maroc. — Le Schœn et Kénitra : L. D'An-
fréville de la Salle. Un initiateur ca-
tholique belge. — Arthur Verhaegen :
Georges Geyan. L'occupation alleman-
de à Saint-Quentin. — D'après le Jour-

Montre-m'en le chemin. Si tu sais m'y conduire.
Je suis à toi. Voilà comme il faut me séduire.
Brave tous les périls ! Es-tu prêt ? Partons-nous ?
Sinon, tu peux prier, languir à mes genoux.
Chanter sur tous les tons ta sérénade tendre.
Je ne te connais plus, je ne veux plus t'entendre.
Je répudie un cœur qui n'est ni sûr, ni franc.
Watteau t'a bien nommé, mon cher : "l'Indifférent" !

ARLEQUIN,
désinvolte.

Sermon... C'est un sermon. Sais-tu bien qu'il est drôle ?
Je ne t'avais pas vu encore dans ce rôle.
Il te va bien d'ailleurs. Pendant ce prône-là
J'admirais ton maintien, ta robe à falbala,
Tes yeux clairs, et l'air pur de ta lèvre adorable
Qui vous fait la morale en vous donnant au diable.
Pour un baiser de toi, que faut-il affronter ?
Ordonne : tu verras si j'ai l'air d'hésiter.

Ce nom d'Indifférent, j'en suis fier, s'il veut dire
Que tout ce qui n'est pas ton charme et ton sourire
Est sans prix pour un cœur qui cherche en vain pourquoi
Il pourrait battre encore — quand ce n'est plus pour toi.

COLOMBINE

Toujours les mots qu'il faut, trompeur ! On sait ton style.

Mais...

(A suivre.)



IL Y A DE L'ESPOIR

Pour le plus Malade si on Emploie
à temps le

NOVORO

DU DR. PIERRE

Aucun cas n'a été assez grave, aucune maladie si désespérée pour que
le vieux remède herbeux éprouvé par les temps, et qui est honnêtement
fabriqué d'herbes et de racines pures et salutaires, n'ait pu faire du bien.
Rhumatismes, Maladies du Foie et des Reins, Indigestion, Cons-
tipation et autres maux, disparaissent vite par son emploi.
N'est pas un remède de pharmacie. Des agents spéciaux le fournissent. Ecrivez au
DR. PETER FAHRNEY & SONS CO.,
2501-17 Washington Blvd., CHICAGO, ILL.
(Déposé libre de tous droits au Canada)

Représentant: M. BOUDRIAS, 773a rue Charlevoix

Marché pour l'acheteur d'immeubles

Nous pouvons offrir à l'heure qu'il est des placements exceptionnel-
lement avantageux, soit en propriétés améliorées ou en lots à bâtir, à
des prix qui assurent de gros revenus. Venez nous voir ou écrivez
pour les renseignements.



THE CRADOCK SIMPSON CO'Y
120 Rue St-Jacques, Montreal

Montreal & Southern Counties Railway Co.

HORAIRE REGULIER

Les trains	partent de	Montreal à 6.15	7.55	10.00	11.20	1.58	5.15	5.35	6.15	6.55	11.20
Chambly	7.17	8.51	11.00	12.20	2.58	6.13	6.43	7.16	7.56	12.17	
Richelieu	7.22	8.55	11.05	12.24	3.03	6.18	—	7.20	8.00	12.22	
Marieville	—	9.08	11.17	12.35	3.15	6.28	—	7.32	8.12	12.33	
Rougemont	—	9.20	11.29	—	—	6.41	—	7.44	—	12.46	
St-Césaire	—	9.30	11.40	—	—	6.51	—	7.55	—	12.55	
Abbotsford	—	9.47	12.00	—	—	7.08	—	—	—	1.12	
Granby	—	10.10	12.25	—	—	7.30	—	—	—	1.35	

Service de 20 minutes à St-Lambert, Montréal Sud et Longueuil de
6.00 A.M. à 9.00 A.M. et de 4.20 P.M. à 7.00 P.M. — Service de 40 minutes
de 9.00 A.M. à 4.20 P.M. et de 7.00 P.M. à 11.40 P.M.
Des billets de retour et de séries de 10 passages sont en vente à
toutes les gares. Tous les trains partent de la gare Terminale, des rues
McGill et Youville.
Pour plus de renseignements, téléphonez : Main 6650—2856—3976

fait toutes sortes de choses habiles et
tortantes : le jongle, se balance, marche
à reculons, du fil, toujours suspendu, fait
de l'équilibre, et Mlle Boisse est
une danseuse experte. Les Américains
des chanteurs et danseurs, mais sur pa-
tins à roulette, ce qui est un genre ab-
solutement nouveau et difficile. John Fild-
es est un célèbre ténor irlandais, pos-
sesseur d'une fort belle voix. Il y au-
ra à part cela des concerts par l'ex-
cellente musique du Parc sous l'habile
direction de M. J. J. Gagnier. C'est vrai-
ment la plus brillante inauguration de la
série des représentations hebdomadaires
dominicales.

LE CANADA MUSICAL

Il serait difficile de nommer un arti-
ste canadien plus populaire que Paul
Dufault dans la province de Québec.
Aussi les administrateurs et les adminis-
trés de ce ténor éminent se sont heu-
reux de trouver son portrait en première
page du Canada Musical qui paraît au-
jourd'hui. Cette revue reprend avec ce
numéro sa publication bi-mensuelle et
les lecteurs l'apprécieront plus que ja-
mais ; elle est devenue indispensable à
tous ceux qui s'occupent de musique.

Un superbe portrait du ténor français,
Lucien Muratore dans le rôle de Faust
orne l'intérieur. Parmi les autres illu-
strations : Wood Farm, l'organiste ca-
nadien, Mlle Rosa Raisa, la célèbre
chanteuse, Raoul Laparra, le compo-
siteur, le Quatuor Octave Pelletier, etc.
Dans les colonnes de nouvelles, le ma-
riage d'Enrico Caruso, celui de deux ar-
tistes très connus à Montréal, l'appari-
tion de Gergely, le violoncelliste, en An-
glo-terre, un musicien canadien enlé-
né dans l'arrière-pensée, le Canada Musical
en vente dans les principaux dépôts de
journaux, chez les marchands de musi-
que et les libraires, au prix de 10 cents.
Pour les abonnements, \$2 par an, Casier
postal 1509, Montréal.

AVIS DE DIVORCE

Avis est par les présentes donné que
Rodolphe Boudreau, du No 147A rue
Church, en la Cité de Toronto, dans la
Comté de York, dans la Province
d'Ontario, Posseur de fils électriques,
fera demande au Parlement du Canada
à sa prochaine session, pour les fins
d'obtenir un bill de divorce de son
épouse Rose Adeline Boudreau, de No
512, rue St-Timothée, en la Cité de
Montréal, dans la Province de Québec,
sur la plainte d'adultère et de désertion.
Date à Toronto, dans la Province
d'Ontario, ce vingt-cinquième jour
d'août 1918.

RODOLPHE BOUDREAU.

Par EDWARD MEEK,
106 rue Bay, Toronto.
Son Solliciteur.

PARC SOHMER

La saison étant finie, le parc Sohmer
commence demain la série de ses re-
présentations du dimanche seulement,
avec deux spectacles, en matinée et en
soirée, qui valent bien les plus beaux
spectacles de la saison des mois de cha-
leur. Comme principal numéro, il y au-
ra les quatre Readings, les meilleurs
équilibristes européens actuellement sur
la scène de vaudeville. Leur manière de
boucler la boucle est aussi nouvelle que
sensationalnelle. Les deux Dunedin sont
des bicyclistes extraordinaires, et leurs
trucs, avec des roues de toutes les di-
mensions, sont encore ce qu'il y a de
plus nouveau dans le genre. Ritter et
Reed, l'homme et la femme, sont à la
fois chanteurs, comédiens et danseurs et
dans leur acte intitulé "In it, only a
show", ils obtiennent un grand succès.
Henry Kempf et Estelle Boisse sont des
acrobates experts sur fil de fer ; ils ont
un acte du plus haut comique. Kempf

LA BANQUE D'EPARGNE

DE LA CITE ET DU DISTRICT

DE MONTREAL

Avis est par le présent donné qu'un
dividende de deux dollars et cinquante
cents par action sur le capital appelé
et versé de cette institution a été décla-
ré et sera payable à son bureau prin-
cipal à Montréal, le 15 et après mardi,
le premier octobre prochain, aux action-
naires enregistrés le quatorze septembre à
midi.

Par ordre du Conseil de Direction,
A. P. LESPERANCE,
Gérant.

Montréal le 27 août 1918. 567-8-9

PROVINCE DE QUEBEC

District de Montréal.

COUR SUPERIEURE

In Re:

ALFRED PARKER NICHOLSON

vs.

WILLIAM WALLS McDONALD

Requérant.

AVIS DE CONVOCATION

Avis est par les présentes donné qu'en
vertu d'un jugement sur requête de
William Walls McDonald, rendu le 28
août courant, il a été ordonné la con-
vocation de tous les créanciers de feu Al-
fred Parker Nicholson, au Greff du Pro-
tonotaire de la Cour Supérieure, à
Montréal, pour lundi le 16 septembre
prochain, à 10 heures de l'avant-midi,
afin de procéder à la nomination d'un
curateur à la succession vacante du dit
feu Alfred Parker Nicholson.

Montréal, 29 août 1918.

PERCY C. RYAN,

Procureur du Requérant.

"M. RYAN & COMPANY, LTD."

Avis est donné au public que, en ver-
tu de la loi des compagnies de Québec,
il a été accordé par le Lieutenant-gou-
verneur de la province de Québec, des
lettres patentes, en date du dix-neuvième
jour d'août 1918, constituant en cor-
poration MM. Isidore Popliger, avocat ;
William Astrof et Simon Homberger,
agents ; Joseph Batashow, marchand ; et
Samuel Pearl, chimiste ; de Montréal,
pour les fins suivantes :

Faire affaires généralement comme
hôtelier, aubergistes, restaurateurs, mar-
chands de bois, courtiers en biens-fonds,
manufacturiers de toutes espèces de mar-
chandises et généralement exercer au-
cun négoce qui pourrait être profitable
et avantageux à la compagnie ;
Acquérir, construire et entretenir de
la propriété immobilière, des bâtiments,
résidences, pour l'objet du commerce à
la compagnie ;

Faire des conventions, avec d'autres
corporations qui exercent un commerce
partiellement semblable à celui que
la présente compagnie exerce, aux fins
d'acquiescer le dit autre commerce, et le
payer en actions libérées de la cor-
poration, totalement ou partiellement ;
Généralement faire, toutes ou aucune
des choses nécessaires et se rattachant à
une opération heureuse et à l'avantage
de la compagnie, sous le nom de M.
Ryan & Company, Ltd., avec un fonds
social de vingt mille dollars (20,000.00)
divisé en deux cents (200) parts de cent
dollars (\$100.00) chacune ;
La principale place d'affaires de la
corporation sera à Montréal.
Daté du bureau du secrétaire de la
province, ce dix-neuvième jour d'août
1918.

Le sous-secrétaire de la province,
suppléant,
ALEX. DESMEULES,
ISIDORE POPLIGER,
Procureurs des requérants

36-37-38-39

AVIS DE DIVORCE

Avis est par les présentes donné que
William Lewis Evans, de la Cité et du
district de Montréal, dans la province
de Québec, gérant, fera demande au
Parlement du Canada, à sa prochaine
session, pour les fins d'obtenir un Bill
de divorce de son épouse, Dame Mira
Rogers, de New-York, dans les Etats-
Unis d'Amérique, sur la plainte d'adult

La Meilleure Référence d'un Jeune Homme



Un compte d'épargne, c'est quelque chose de mieux que le premier pas vers l'indépendance financière — c'est une marque d'énergie.

Le jeune homme qui peut produire un carnet de banque de la Banque des Marchands, accusant un mémoire d'épargne stable, ne saurait fournir de meilleure référence, au point de vue des affaires.

Un compte d'épargne peut être ouvert avec \$1.00, ce qui prouve quels égards nous avons pour les comptes de ceux qui désirent économiser.

LA BANQUE DES MARCHANDS

Bureau Chef: Montréal, DU CANADA. Etablie en 1864.

Avec ses 32 succursales dans le Québec, 102 succursales dans l'Ontario, 1 succursale dans le Nouveau-Brunswick, 1 succursale dans la Nouvelle-Écosse, 19 succursales dans le Manitoba, 21 succursales dans la Saskatchewan, 53 succursales dans l'Alberta, et 8 succursales dans la Colombie Britannique, elle dessert très efficacement les parties rurales du Canada.

APPEL A NOS LECTEURS

Le "Pays" luttant exclusivement pour des idées et, par conséquent, ne pouvant compter sur l'exploitation des préjugés ou l'emploi des méthodes populaires pour augmenter sa circulation, a besoin du concours de tous les hommes libres voulant l'amélioration du sort de leurs compatriotes par l'établissement d'un système d'éducation plus rationnel et plus conforme aux nécessités de l'époque, en même temps que par la libération de la pensée et cet esclavage qui tient notre peuple sous le joug de l'élément réactionnaire et l'empêche ainsi d'accomplir l'effort nécessaire à assurer son avenir.

C'est pourquoi en ce temps de crise que nous traversons, affectant même les journaux comblés de bénédictions et tireurs de ficelles, notre journal qui a conscience de l'accomplir qu'une œuvre de progrès et de véritable patriotisme, demande à chacun de ses fidèles lecteurs de lui fournir une liste de personnes, parmi ses amis ou ses relations, susceptibles de s'abonner au "Pays".

On n'aura qu'à inscrire les noms et adresses de ces personnes dans l'espace en blanc, ci-dessous, et sur réception de ces listes nous leur enverrons, sujet à approbation, un ou deux exemplaires de notre journal, en sollicitant leur abonnement.

Nom.....

Adresse.....

Nom.....

Adresse.....

Nom.....

Adresse.....

Nom.....

Adresse.....

Nom.....

Adresse.....

Adresses: Le "Pays", casier postal 2020, Montréal.

LA BOITE DE PANDORE

Q. — J'ai lu sur les journaux une nouvelle terrifiante. Il paraît que le kaiser veut empêcher les veuves de se remarier pour donner plus de chance aux filles. Il en parle bien à son aise de mettre au rancart ces femmes dont il a fait tuer les maris. Il ne chanterait pas ainsi s'il se trouvait à la place de ces malheureuses qui ont un sort presque pénible que celles qu'on enterrait toutes vives avec leurs maris, habitude qu'on a perdue à la demande de ces derniers, sans doute, qui, après s'être fait dévorer durant leur vie ne tenaient guère à continuer à être la proie éternelle de leur moitié. Car vous avouerez qu'il est plus triste de renoncer à l'amour quand on l'a connu qu'avant d'y avoir goûté. C'est sans comparaison comme une jument qui n'a jamais mangé d'avoine, elle ne souffre pas d'en être privée. Encore si on était sûr que seules les allemandes seraient condamnées à jeuner "ad vitam eternam". Le kaiser croit que le mariage c'est comme le pont d'Avignon, il faut que tout le monde y passe... Il a pour son dire qu'une veuve aura moins d'enfants qu'une fille! Ça c'est à savoir. Il y a des veuves qui en ont du vigard quand les veuves et qui vous étonnent un homme! Comme on chante dans le Grand Mogol: Elles savent saisir le moment psychologique!... Est-il raisonnable que celles qui après avoir fait un noviciat et prononcé leurs vœux sont enfin professes, doivent se voir préférer les postulantes qui ont encore leur voile fragile et le seau inviolable de leur virginité. Ce kaiser mériterait d'être brûlé à petit feu par les tontonnes après s'être fait arracher un à un les poils de sa moustache. Fini le port de ces jolies petites coiffes blanches qui avaient l'air de ces affiches: "Maison à louer" qu'on met sur le devant des maisons et qui invitent les passants à les visiter! Plus de ces pleureuses qui volaient au vent, provoquant, entortillées, habilement froissées, qui vous prenaient les cœurs comme une seine attrape le poisson! Tout ce joli manège s'appellera: obtention d'amour sous de faux prétextes, et sera passible d'emprisonnement ou d'amende. Un coup d'œil assassin, un déhanchement suggestif, un décolleté osé, une robe qui laisse apercevoir le mollet pourrait conduire chez les Mademoiselles. Non, mais dites-moi que va devenir cette partie jadis intéressante de notre population? N'est-ce pas attenter à la liberté individuelle que d'empêcher une femme de courir sa chance de nouveau?... Si elle a été mal partagée la première fois, elle peut

bien prendre un nouveau billet de loterie. On peut même avoir une double, une triple veine, ça c'est vu. Et celles qui ont fait une bêtise et veulent récidiver, ça les regarde. Et puis je vous dirai que par le temps qui court les filles sont souvent plus "endommagées" que les veuves. Ce n'est pas si sûr que cela que les sauvages feront des marchés plutôt avec elles. L'expérience qu'on prît si fort jadis, qu'est-ce qu'on en fait dans ce cas? A preuve que les veuves ne sont pas piquées des vers: Imaginez qu'il y a une femme qui faisait un pélerinage à la bonne sainte Anne pour que sa fille mariée depuis un an et chez qui il n'y avait pas d'apparence, fasse baptême. Eh bien c'est l'autre, celle qui était veuve depuis trois ans qui a eu un enfant... par l'opération d'on ne sait pas qui. La vieille était fort penauda:

— C'est de ma faute aussi, fit-elle, j'y avais pas dit le nom de ma fille pour qui elle devait faire un miracle.

Voyez-vous, ce n'est que le premier pas qui coûte. Ce kaiser est un vilain singe, dites-le à vos lecteurs. — Une qui pleure son mari que d'un oeil.

R. — Chut! ne dites pas un mot, vous allez devenir du fruit défendu et partant infiniment désirable. Jusqu'ici, permettez-moi de vous le dire, vous êtes trop jetées à la tête des hommes, vous leur avez fait peur. Fuyez-les, ils courront après vous. Vous voyez bien que c'est un truc pour que les femmes trouvent des bons partis. Vous comprenez bien que "qu'à lui boira" et qu'il n'y a pas de loi pour empêcher un homme au cœur sensible de consoler une veuve éplorée, et plus encore si elle devient tabou et qu'on défend de lui toucher, de jouer avec le feu. Il s'y brûlera sûrement. Petites veuves, promettez-moi un gros comme le cierge pascal, pour qu'une telle loi soit promulguée au Canada comme en Allemagne. Il y en aura des brins l'éternité dans l'air, elles en verront trente-six chandelles, ces gentilles Artémise!

Coco-Rico

QUI VEUT ETRE MARRAINE?

Un soldat belge, qui ne peut communiquer avec sa famille restée en Belgique, nous écrit pour nous demander si le cœur de quelque gentille canadienne ne serait pas touché de son abandon, au point de la faire consentir à accepter d'être sa marraine.

Voici son adresse: Braumers, Pierre Joseph, (Z-129) 2e Compagnie, Armée belge en campagne.

A PROPOS DE JOURNALISME

Le reporter indigné qui m'écrivait au nom de sa corporation pour protester contre ce que je n'ai pas même insinué me touche infiniment parce que j'y vois un des ces pauvres écorchés de la vie qui errent même quand on ne lui fait pas de mal. A Dieu ne plaise! que je veuille insulter ces braves ouvriers de la plume qui alignent des mots comme les protes, du caractère, avec la même conscience professionnelle, poussés par la nécessité de gagner leur pain à ce métier ingrat, mal rétribué, stérilisateur, qui leur vide le crâne sans remplir leur gosset. Ce petit monde alerte, spirituel, avisé que l'on voit partout à l'affût d'une nouvelle et qui souvent fait lever le gibier pour mieux l'attraper au vol, me semble si intéressant que je lui consacrerai un chapitre dans l'étude à main levée que je fais de l'âme canadienne. Ce sont les abeilles de ces ruches actives du journalisme canadien-français, alors que les rédacteurs en chef — les éternels assis — et les autres maquignons de l'âme canadienne, tirent des ficelles dans l'ombre et supplantent l'avantagé pour qu'il pourrait bien y avoir à "vivre leur capot" au moment psychologique, c'est-à-dire à la veille des élections, quand on sent qu'il y a un Pactole souterrain qui roule son flot d'or dans les endroits louches où il y a des consciences à acheter.

Le reporter qui m'écrivait ne s'est pas aperçu qu'il combat avec moi pour la libération de l'âme canadienne quand il dit: "Je suppose que M. Lebel n'imagine pas que des journalistes il faille exclure les reporters. En effet, ce serait étonnant, quand on sait qu'à certaines feuilles quotidiennes, le rédacteur en chef serait en peine d'écrire dix lignes sensées." N'ai-je pas raison de m'insurger contre ces parasites qui avalent tandis que les parias de la plume mâchent et remâchent comme un rongeur le fait divers pour en extraire un juste terme, couleur de chique, qui est le sang même de la presse jaunie?

"Le Reporter qui m'écrivait" a tort de me chercher noise à propos de ces tristes sires dont il affirme lui-même l'impuissance et de croire que je tiens les reporters responsables de la nullité de nos feuilles de chou, pas plus que je m'en prends au souffleur d'orgue quand au moment de l'élévation on de l'offertoire, on nous interprète les airs canailles de la Mère Angot, de la Massotte, la Matchiche et les tangos du Dominion Park. Si l'organiste ne joue que des pieds et de l'arrière train, s'il accorde ses variations aux notes noires, s'il fait une bouillabaisse pour se plaire à lui-même et régaler son auditoire, est-ce la faute du mercenaire qui fait marcher son soufflet en conscience, le lève et l'abaisse mécaniquement à bout d'haleine lui-même pour en donner à sa machine, le front ruisselant de sueur et la crampo au bras?

Et il faut pourtant que l'organiste, que le public ait sa pâture. Allons, reporter, tu dois trouver n'importe quoi! Ouvrez-vous une veine s'il n'y a pas d'autre alternative, mais à deux heures ton journal doit sortir, et ce n'est qu'en France, grâce à la providentielle censure, qu'on voit de belles colonnes vierges miraculeusement après avoir trop enfanté. Alors, commence la tâche de l'au-puissance. Le fait divers est étudié à la loupe pour être grossi cent fois. Une escarmouche d'étudiants devient une bataille rangée. Une allumette qui pète sous le talon d'un passant est l'explosion d'une bombe jetée sur le trottoir par un espion allemand. Une cheminée en feu, c'est un sinistre. Un Anglais et un Canadien-français un peu "chahutés" qui se chamaillent en sortant du club, cette banale aventure prend les proportions d'une querelle de race, etc. Leur réine, parce qu'elle est trop perdue, finit par percevoir de fausses impressions, bienheureux accident qui leur permet de tout voir hors nature. C'est le gigantisme professionnel, la nouvelle qui s'allonge indéfiniment au point de remplir cinq colonnes avec rien. Vous lisez ce fatras de mots et vous ne trouvez pas une idée.

Ce n'est pas moi qui lui ménageai la compassion, quand je le vois brosser à la hâte leurs comptes rendus quotidiens sur le comptoir d'un "free lunch" entre une choppe de bière et une sandwich qui tire la langue de chat comme pour lui faire la grimace. La plupart méritent un meilleur sort. Je n'oublierai jamais ce pauvre Joannès, ce scribe élégant, au style châtifié, qui ne parvint pas à cacher sa culture, et malgré sa belle envie de vivre, de se faire une place sous le soleil, fut refusé avec son talent, de toutes les rédactions et ne trouva pas d'autre moyen, pour éviter la misère, que de piquer une tête dans le fleuve. C'est triste d'être esclave quand on a une âme libre, qu'on est un artiste, de ne jouer que les seconds violons, sous le bâton du chef d'orchestre qui commande les soupirs, le larghetto, le ralentando et marque la mesure de votre inspiration. Vivre sous la hanse de cette croix à transformations, suivant les besoins de l'heure, boulette ou fusil, ligne de pêche quand il s'agit d'attrapper quelque gros poisson, pêcheur ré-

caitrant plein de ruses qui a passé sa vie à déjouer les jeux de la corde perfide et qu'on surprend où le sommeil dernier a engourdi ses facultés de luteur pour finir misérablement — sous cette calotte des cieux qui, elle aussi, ne nous réserve qu'amertume et injustice — comme les prostituées de leur corps, sur un lit d'hôpital. Ceux qui ont le plus de valeur, on tire le diable par la queue; c'est Buies forcé de vendre son journal de porte en porte, c'est Lusignan échoué dans le service civil qui meurt à la fleur de l'âge; et combien d'autres qui ont trouvé un refuge dans le département de la traduction à Ottawa: Pierre Voyer si bien doué, lauréat de plusieurs concours, même chez les Anglais, et qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête. Dans un monde mieux organisé, ces vaillants journalistes auraient dû occuper les premières places, mais ici, traqués comme des bêtes malhonnêtes, ils n'ont eu d'autres ressources pour échapper au sort qui n'est pas digne d'envie, quand dominés par la force de l'instinct, ils voulaient vivre, que de se mettre dans le commerce, immeubles ou publicités, de malaxer du ciment, de mesurer de la mélasse et du pétreole ou de conduire les tramways. Seulement, de cette manière, ils se sont rendus jusqu'au bout de leur rouleau.

Briser sa plume ou mourir, tel est le sort du reporter qui s'est mué en journaliste, quand il a voulu follement garder son indépendance et faire de son art un sacerdoce. Quant à croire à l'utilité d'une chaire de journalisme à Laval, tout en étant sceptique sur la valeur de ses résultats, je ne dis pas qu'il faille y renoncer, ne serait-ce que pour y amener en port sûr quelques épaves qui s'allient briser sur les récifs de la haute mer. Mais je suis bien persuadé que ce n'est pas nos gros pleins de soupe des bureaux de la haute rédaction qui iront euvier leur digestion sur les bords de l'université. Si ceux-là n'apportent pas à Laval leur cousin en caoutchouc, à quoi servira aux petits reporters d'aller y user leurs pantalons écriqués, si c'est entendu qu'on n'utilisera pas leurs connaissances. Tant qu'on ne sera pas débarrassé du poupon en caoutchouc sale qui sert aux démonstrations d'obstétrique, je serai assez réticent sur les innovations de Laval en fait de méthodes scientifiques et journalistiques. Si c'est un nouveau moule à fils soumis et obéissants, je crois que nous sommes suffisamment "grillés", comme dirait un monsieur "trois semaines en bas de Québec".

Arthur Lebel

BUTS DE GUERRE

L'un déclara:—Moi, je me bats pour le drapeau.

L'autre:—Pour être libre.—Et moi, pour mon troupeau.

Dit un berger.—Et moi, pour garder ma besace.

Dit un pauvre.—Et nous, pour la Lorraine et l'Alsace.

—Moi, c'est pour me venger, car ils ont tout détruit.

—Et moi, dit Chantecler, c'est pour chasser la Nuit.

Car notre chant vainqueur fera lever l'Aurore.

—Moi, c'est pour des galons.—Moi, pour qu'on me décoré.

—Moi, je combats pour mon foyer que je défends.

—Et moi, c'est pour ma mère.—Et moi, pour mes enfants.

Ainsi parlaient un soir quelques soldats de France.

Auprès d'eux, un jeune homme, avec indifférence.

Un livre en main les écoutait distrairement.

—Et toi, lui cria-t-on, quel est ton sentiment?

Pour qui donc te bats-tu, pilier de librairie?

Quel nom vas-tu donner ce soir à la Patrie.

Et pour quel idéal peux-tu mourir demain?

Mais le soldat montra le livre dans sa main

Et dit, en reprenant la page familière:

—Moi? Je me bats pour La Fontaine et pour Molière.

Capitaine Ab der HALDEN

DES INFLUENCES FRANÇAISES AU CANADA

Le tome deuxième de la remarquable étude de M. Jean Charbonneau sur les "Influences françaises au Canada" vient de paraître.

C'est un volume de près de 400 pages, d'un intérêt exceptionnel, qui a été édité par la maison Beauchemin. On pourra se le procurer à la Librairie Beauchemin Limitée, 79, rue St-Jacques, Montréal.

C'est un ouvrage que ne sauraient ignorer ceux qui s'intéressent aux choses canadiennes et qu'on devrait trouver dans toutes les bibliothèques.

Nous nous proposons d'en faire une analyse prochainement.

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Les dépêches nous apprennent ces jours derniers la nouvelle de la mort du lieutenant Lemieux, fils unique de l'honorable Rodolphe Lemieux, tombé glorieusement à l'ennemi, en terre française.

Ce jeune brave est mort au champ d'honneur, pour la défense de la justice et du droit outragés, alors que le plus bel avenir lui souriait, c'est bien le moins que nous lui devions un souvenir ému.

A l'ancien ministre du cabinet Laurier et aux autres membres de la famille Lemieux nous offrons nos plus profondes sympathies.

SIR LOMER GOVIN

Nous adressons nos bien sincères félicitations à Sir Lomer Govin pour la magnifique discours qu'il a prononcé devant l'Association du Barreau Canadien.

Des discours est d'une haute envergure en même temps que d'une sagesse remarquable.

L'hommage ému que le premier ministre de la province de Québec a rendu à la France, démontre qu'il n'est pas de ceux qui prétendent qu'elle nous est maintenant étrangère et que nous lui devons rien.

PENSEES DU FRONT

Il faut une certaine intelligence pour avoir reconnu sa bêtise.

Un sergent-major

Poilu, tu n'admires jamais assez l'épouse restée au foyer, faisant ton travail, élevant tes enfants, servant tes intérêts et te gardant son cœur.

Paul

Les heures les plus pénibles de l'attaque sont celles qui la précèdent.

André

N'est-il pas vrai que si nous tuons les Boches, c'est pour leur apprendre à vivre?

L. B.

La femme est un jouet, mais pas pour les enfants.

Filieu Bangrelon

LE CIGARE "PELICAN"

Est un HAVANE pour satisfaire le Connaisseur

AUCUN CIGARE IMPORTE N'EST MEILLEUR

CONSERVEZ LES BANDES

LEGAULT, THOMPSON & CIE, LIMITEE
122 RUE SAINT-PAUL EST, MONTREAL — Téléphone: Main 2523

ORPHEUM

Téléphone: Uptown 22.

TROUPE EDGAR BECMAN

Lundi, mardi, mercredi, Jeudi, vendredi, samedi, SA FILLE, pièce en 4 actes par P. Duquesnel et A. Barde. M. Edgar Becman, créateur de la pièce à Paris, sera en tête de la distribution.

JEUNESSE
Comédie en 3 actes
Par André Picard

DIMANCHE, 8 septembre, à 8.30 hrs. p.m., GRAND CONCERT SACRE, avec l'orchestre A. ROBERTVAL et le concours de Mme BLANCHE GONTHIER, M. A. P. ASSELIN et les artistes de la troupe EDGAR BECMAN. DOUZE NUMEROS AU PROGRAMME

PARC KING EDWARD

LE PLUS BEL ENDROIT DE LA PROVINCE POUR PIQUE-NIQUES

PROMENADE IDEALE

Les dimanches, les bateaux partent de l'Avenue Pie IX, Maisonneuve, à 9.00 et 11.00 a.m., à toutes les heures de 1.00 à 8.00 p.m.

COLLECTION VOLEE PAR LES ALLEMANDS

Sous-officier belge au front depuis août 1914. Serait reconnaissant aux personnes charitables qui lui enverront des timbres pour refaire sa collection volée par les Allemands. Adresse: Wallon Félix, 1er sous-officier, Ministère des colonies de Belgique. Le Havre, France.

MAUX DE TÊTE. "A certaines périodes, j'avais de si terribles maux de tête chaque matin, que je ne savais quoi faire. Le Novoro du Dr. Pierre m'a complètement remis et je me sens très bien maintenant." nous écrit M. Auguste Anderson de Kilkenny, Minn. Ce vieux remède herbeux, éprouvé par le temps, n'est pas vendu par des droguistes; il est distribué par des agents spéciaux. Pour d'autres informations écrire au Dr. Peter Fahney & Sons Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill. Les remèdes du Dr. Pierre sont distribués au Canada, libres de tous droits.

ANNIVERSAIRE DE LA MARNE

La société militaire, le "Sae au Dos 1914," célèbre dimanche, le 8 courant, le quatrième anniversaire de la bataille de la Marne. La fête aura lieu au Monument National et commencera à 8 heures précises.

A part les discours officiels, le programme comprend une partie artistique et musicale appropriée à l'événement qu'il s'agit de commémorer.

L'EMPRUNT DE LA VICTOIRE

L'organisation pour le prochain Emprunt de la Victoire bat son plein et ceux qui ont des fonds de disponibles seront appelés bientôt à souscrire à cet emprunt, qui est fait dans le but de poursuivre avec activité les œuvres de guerre.

Ce nouvel appel est une bonne occasion pour tous ceux qui veulent placer avantageusement leurs épargnes, car l'intérêt offert est beaucoup plus élevé que celui obtenu dans les autres cas, et quand à la sécurité des placements, il est reconnu que l'Etat ne peut pas faillir. Or tout en y trouvant un avantage exceptionnel, on remplira un devoir patriotique, contribuant par le fait au succès de la cause des Alliés, qui est notre et de laquelle dépend l'avenir, non seulement de notre pays, mais aussi de nos familles. Par conséquent, que l'on s'empresse de répondre à l'appel de ce nouvel emprunt quand le moment sera venu, ce qui sera dans tout au plus quelques semaines.

OU LOGER A QUEBEC

Il nous fait plaisir de recommander à nos lecteurs, que quand ils visiteront la vieille cité de Champlain, de faire leur pied à terre à l'Hotel Victoria, où ils auront tout le confort du chez-soi. Le Victoria est aussi le rendez-vous populaire des voyageurs de commerce et des hommes d'affaires en général. M. Henri Fontaine, le sympathique propriétaire, habilement secondé par son gérant M. Hébert, font l'impossible pour mettre le public voyageur à l'aise, car ils leur logent dans des chambres aménagées avec tout le confort le plus moderne sans compter que le service de table est de nature à satisfaire le plus exigeant des gourmets. Qu'on se le dise.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Le théâtre National Français nous donnera la semaine prochaine, *Jeunesse d'Arc*, pièce en 5 actes par Chs. Desnoyers. C'est une excellente idée de nous offrir l'épopée de la plus pure héroïne de France, c'est aller d'avance vers un gros succès, vers un triomphe.

La vie de la Pucelle d'Orléans est connue de tous, elle appartient à l'histoire. C'est la plus belle incarnation de l'amour de la patrie. Dans son drame l'auteur nous présente toute la vie de Jeanne d'Arc, d'alors son enfance, de Domrémy et ses visions. Son départ pour Vaucouleurs ou elle va convaincre le sire de Beaumourcet, son arrivée à Bourges à la cour du roi Charles VII; sa délivrance d'Orléans; le sacre de Reims dans cette ville que la guerre actuelle a immortalisée; puis son jugement à Rouen dans la prison; son martyre dans la place du vieux Marché. Tout y est passé en revue, et mis en évidence, ce qui point saillant de sa vie est traité. C'est une pièce bien faite et qui ne peut que plaire.

Une telle œuvre exige un grand déploiement de mise en scène, des décors splendides, une grande figuration. Rien de tout cela n'a été négligé au National. On nous y promet une fidèle reconstitution historique. Outre un nombreux personnel artistique, nous y verrons de magnifiques tableaux signés M. Selmour, D. Parker, et R. Delangy; de merveilleux costumes de la maison Ponton; des effets scéniques sensationnels, et de jolies scènes bien exécutées.

La distribution réunit les noms de MM. Cazenove, Filion, Hamel, Gréville, Philipe, Girardin, Pagé, Lesclaire, Préville, Devoyod, Kosta, Bague, Thierry, Vertheuil, Emilienne, etc.

Les principaux actes sont: La chauxerie de Jeanne; les visions; le roi et le feu; la délivrance d'Orléans; le sacre du roi; la trahison; le jugement; le guet apens; le bûcher.

Il y aura de très jolis chœurs et une

THEATRE NATIONAL

Aujourd'hui "LA MULATRESSE".
Semaine prochaine
commençant Lundi, 9 septembre
grande représentation
"JEANNE D'ARC"
Pièce en 5 tableaux
Par Chas. Desnoyers
Matinées: Mardi, Mercredi, Jeudi et Samedi. Prix, Matinées: 10, 15, 25c.
Prix, Soirées: 15, 25, 35, et 50c.

PARC SONMER

Ouvert tous les
Dimanches—Vaudeville
et la Bande (30 artistes)
(3 et 8 hrs. p.m.)
Prix ordinaires.



Venez faire examiner vos dents par les DENTISTES FRANCO-AMERICAINS. Prix excessivement bas. Extraction des dents sans douleur au moyen de notre fameuse invention LA KILCAINE. 30 salons absolument privés d'une propriété d'élite suivant la lettre des théories de l'INSTITUT D'ORTHODONTIE et de l'INSTITUT PASTEUR. Tout ouvrage garanti.—Matériel de première classe. Dentistes diplômés seulement. DENTISTES FRANCO-AMERICAINS 104 ST-DENIS. Un peu plus bas que Ste-Catherine.

musique de scène très complète, Jeanne d'Arc sera un des plus grands et des plus beaux spectacles de la saison.

"JEUNESSE" ET "SA FILLE" A L'ORPHEUM

Le théâtre Orpheum que dirige avec tant de maîtrise M. Edgar Becman, nous annonce pour la semaine prochaine un programme des plus intéressants, doté de deux pièces qui ont obtenu de gros succès sur les scènes parisiennes et qui ont déjà fait, il y a quelques années, de nombreuses heures sur les scènes montrealaises. *Jeunesse* qui tiendra l'attention pendant les trois premiers jours de la semaine, est une comédie fine et tourmentale captivante; c'est une œuvre ardente et chaleureuse du goût de notre public canadien; *Jeunesse d'Arc*, c'est le mélodrame d'aujourd'hui et premier amour d'un homme séduisant, qui exigea tout d'une femme et s'en trouva puni — un jour. C'est l'histoire d'un amour d'un rayon de soleil qui pénètre dans la maison sombre d'un ménage pauvre, sous les traits d'une ravissante jeune fille, rayon qui illumine tout, bouleverse tout, réchauffe tout par sa jeunesse, même le cœur de l'homme âgé qui sent naître en lui une passion irrésistible pour le petit être naïf et joyeux qui vient d'entrer sa vie en passant.

son oncle épouse jalouse la considère déjà comme une ennemie. Et elle s'acharne à cette chaude affection pour rester honnête et ne pas détruire l'union d'un ménage qui fut bon pour elle et l'accueillit comme son propre enfant. Quand au mari il a compris enfin qu'il est un âne ou l'on ne peut plus jouer au Don Juan, et que les joies permises à cet âge sont celles qu'offre le foyer.

M. Gustave Scheler tiendra le rôle de Roger Dautran, le mari; Mme Jeanne Demons, celui de Marguerite, la jeune fille; et M. Lucie Robert, celui d'André Dautran, l'épouse. La distribution comprendra les principaux éléments de la troupe Edgar Becman.

Pour les trois derniers jours de la semaine, l'Orpheum nous donnera "Sa Fillette" une pièce dramatique en 4 actes de Félix Duquesnel et André Barde. Cette pièce qui obtint un gros succès à Paris, fut créée au Théâtre du Vaudeville précédemment avec M. Edgar Becman; il sera donc particulièrement intéressant de voir cette pièce représentée ici, avec un des principaux artistes de la création; c'est une œuvre d'art au sens propre du mot. Cette œuvre exige un déploiement de mise-en-scène considérable; elle ne comprend pas moins de 20 rôles, c'est dire que la troupe de l'Orpheum au grand complet en assurera le triomphe.

Demain dimanche, 8 septembre, le théâtre Orpheum nous offrira en soirée (8.30 hrs) à assister à un concert sacré d'un élan tout particulier dont l'organisation a été confiée au brillant chef d'orchestre, M. A. Robertval. Ce dernier s'est assuré le concours de deux étoiles du firmament lyrique canadien: Mademoiselle Blanche Gonthier, soprano, et M. A. P. Asselin, ténor.